31761 07591538 9

Doutrepont, Georges
Les débuts littéraires
d'Emile Verhaeren á Louvain

PQ
2459
V9D68

GEORGES DOUTREPONT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES D'ÉMILE VERHAEREN A LOUVAIN

Frontispice par Henri GROS

AUX CAHIERS DE
L'AMITIÉ DE FRANCE ET DE FLANDRE

CHEZ

G. VAN OEST & Cie
ÉDITEURS
4, place du Musée
BRUXELLES

G. CRÈS & Cie
ÉDITEURS
116, boul. St-Germain
PARIS

Librairie TALLANDIER
rue Esquermoise
(J. MORAND, direct.)
LILLE

Prix : 2 fr. 50

L'UNIVERSITE DE LOUVAIN

APRÈS LE CRIME ALLEMAND DE 1914

Bois gravé de H. GROS.

GEORGES DOUTREPONT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES D'ÉMILE VERHAEREN A LOUVAIN

Frontispice par Henri GROS

AUX CAHIERS DE
L'AMITIÉ DE FRANCE ET DE FLANDRE
CHEZ

G. VAN OEST & Cie
ÉDITEURS
4, place du Musée
BRUXELLES

G. CRÈS & Cie
ÉDITEURS
116, boul. St-Germain
PARIS

Librairie TALLANDIER
rue Esquermoise
(J. MORAND, direct.)
LILLE

Prix : 2 fr. 50

PQ
2459
V9D68

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES

D'ÉMILE VERHAEREN

A LOUVAIN

Dans un petit livre publié au cours de la guerre, *Parmi les cendres*, Emile Verhaeren, évoquant l'effroyable spectacle de la Belgique dévastée et meurtrie, écrivait ces lignes émues sur une ville dont le sort fut indiciblement tragique : « Louvain, je t'ai aimée avec mon cœur naïf et fervent de jeune homme que l'étude attirait vers la vie et préparait à l'art. C'est entre les murs de tes collèges que, les soirs d'hiver, j'ai lu pour la première fois les hauts poètes dont les noms étaient : Dante, Shakespeare, Corneille, Goethe, Vigny, Hugo. C'est par tes monuments illustres que la beauté des lignes et la splendeur des pierres bien ajustées se sont comme gravées dans mes yeux ! C'est par tes belles œuvres peintes que j'ai su ce qu'étaient les fiançailles heureuses de deux couleurs

entre elles et que la beauté, telle que l'entendent les gens de mon pays, m'est apparue dans sa lumière propre. Je ne t'ai jamais éloignée de mon souvenir, Louvain, parce que jamais je n'ai pu t'éloigner de mon cœur. D'autres croyances que celles que tu gardes, d'autres idées que celles que tu éclaires, d'autres émotions que celles que tu éprouves ont pu traverser et mon torse et ma tête, sans que les liens moraux qui m'unissaient à toi fussent rompus ou même entamés. C'est que le tréfonds de mon être est encore dépendant de toi ; c'est que ma conscience la plus souterraine reçoit encore — sais-je moi-même par quel soupirail ? — un peu de ta lumière, c'est qu'on ne rompt jamais entièrement avec son passé, quand ce passé a fait partie d'une âme profonde et recueillie... » (1).

Et l'ancien étudiant de l'Université catholique (de cette Université dont il se sentait si distant, si foncièrement séparé par un credo philosophique grandi chez lui durant l'âge mûr, mais dont toujours il avait gardé le respect), l'ancien étudiant continue son chant en son honneur ; il la chante dans des paroles toutes pénétrées et toutes vibrantes d'amour ; il magnifie le cadre d'art et de beauté que, pendant cinq siècles, la cité de Louvain a prêté à l'Alma Mater ; il rappelle la naissance, entre les murs du vieux municipe brabançon, de « la Jeune Belgique » dont il a été la figure maîtresse, la figure souveraine ; il redit les années d'initiation aux lettres qu'il y a vécues en compagnie d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud, de Max Waller, d'Emile Van Arenbergh et d'autres encore, — amis précieux dont il remémore ainsi les jeunes espé-

(1) Paris, G. Crès, 1916, p. 47-49.

rances et les tendresses premières : « Ceux que Louvain abrita, voici quarante ans, se sont tous, grâce à son atmosphère studieuse, grâce à ses chefs-d'œuvre visités et aimés, grâce à l'ombre de ses grands morts, comme armés pour l'existence d'art dont ils rêvaient. Louvain n'a pu faire qu'ils fussent soit des génies, soit des talents, mais elle a aidé à l'éclosion de leurs cerveaux prédestinés. Elle leur a parlé dans ses rues, ses carrefours, ses parcs, ses boulevards, sa banlieue. Elle leur a enseigné le banc sous les ombrages où il faisait bon lire les poètes et méditer les prosateurs. Elle leur a soufflé un peu de son âme idéaliste et profonde et leur a montré les chemins écartés et glorieux où s'engagent ceux qui laissent la trace de leurs pas dans l'histoire de leur siècle » (1).

L'apprentissage d'art que Verhaeren fit en cette ville, au milieu d'une jeunesse ardente et, comme lui, avide de beauté, n'a guère été qu'indiqué dans les nombreuses études biographiques qui lui ont été consacrées. L'histoire n'en est pourtant pas inconnue. Disons mieux peut-être que, presque totalement ignorée du public, elle peut être cependant reconstituée grâce surtout à un petit journal universitaire, la *Semaine des étudiants* (1879-1881). De ce journal, dont il fut un des fondateurs et un des actifs collaborateurs, Verhaeren possédait un exemplaire qu'il gardait avec le respect le plus religieux ou, pour employer ses propres termes, auquel « il tenait comme à la prunelle de ses yeux ». Durant des jours d'exil que j'ai passés à Saint-Cloud, il a bien voulu me le confier

(1) *Ibid.*, p. 73-74.

et, avec sa toute bonne et si touchante cordialité, il a joint à ce précieux trésor le trésor exquis de ses chers et intéressants souvenirs de jeunesse : il m'a fourni diverses clefs indispensables à l'interprétation des signatures de fantaisie sous lesquelles lui et ses amis s'abritèrent pendant les quatorze mois que vécut leur journal.

En ce recueil, pas bien volumineux, de feuillets jaunis par quarante ans d'âge, d'aucuns sans doute ne verront qu'un rien ou un infiniment petit (et combien petit !) de la vie littéraire contemporaine. Mais je crois en connaître d'autres qui en jugeront différemment et qui penseront tout d'abord que les « temps nouveaux » ont conféré à la modeste revuette estudiantine un « sens nouveau » : n'est-elle pas sortie, en effet, de l'Université cruellement, mais glorieusement mutilée, de l'Université réputée au long des âges pour le culte noble et fervent qu'elle rendait à la science, mais qui peut-être n'a jamais occupé plus de place sur la carte de Belgique et dans l'estime du monde civilisé que depuis le crime allemand, depuis le monstrueux attentat de 1914 ? En outre (et voilà surtout à quoi songeront les mêmes lecteurs), cette revuette nous a conservé les premiers propos littéraires d'un ancien de Louvain qui s'était classé, avant la guerre, parmi nos renommées patriotiques les plus hautes et que les événements formidables, dont nous avons été les témoins longtemps attristés et toujours confiants, ont encore surélevé dans l'admiration universelle. Largement, abondamment, Verhaeren a participé à tous les bénéfices de gloire que son pays s'est assurés par un geste d'héroïsme dont nul mieux que lui n'a senti la sublime et l'éternelle beauté. Son renom s'est comme agrandi de

tout le domaine de splendeur conquis par la Belgique dans l'ample et l'impérissable royaume de l'idéal. Ses poèmes de jadis ont bondi, comme d'un immense sursaut, dans le champ de la célébrité ; la guerre les a fait briller d'un éclat rajeuni en même temps que, dans le superbe écrin que déjà ils formaient, elle a fait surgir des joyaux inattendus : sur les lèvres du maître, on le sait, elle a amené des paroles de lutte que lui, le « vivant pacifique », se croyait à jamais incapable de prononcer (1) ; de ces paroles, tragiquement désolées ou noblement vengeresses, plusieurs sont belles et resteront.

Certes, les juvenilia qu'on va lire ne méritent pas d'être rangés dans cet écrin. Mais ils sont « curieux », ils sont « intéressants » parce qu'ils sont de l'apprenti poète qui devait devenir le grand Verhaeren. On les parcourra, j'espère, dans cet esprit, et l'on voudra bien, sans doute aussi, leur reconnaître une autre qualité : celle d'être, dans l'œuvre de l'écrivain, presque de l'inédit, car, ainsi que nous l'avons observé déjà, la plupart de ses biographes ne s'en sont point souciés et, si même ils ont cité la *Semaine des étudiants*, ils en ont laissé ignorer le contenu à leurs lecteurs (2).

---

(1) Voir la dédicace de sa *Belgique sanglante*. Paris, Editions de la *Nouvelle Revue Française*, 1915.

(2) Il faut faire une exception pour Iwan Gilkin qui en parle à diverses reprises et en reproduit l'un ou l'autre morceau de valeur dans sa jolie conférence de mai 1909 sur les *Origines estudiantines de la « Jeune Belgique » à l'Université de Louvain*, conférence qui a été publiée par la Belgique artistique et littéraire, juillet 1909, p. 5-26. De cette conférence, j'ai tiré plus d'une indication utile

Voir aussi O. Thiry, *La Miraculeuse aventure des Jeunes Belgiques*, Belg. art. et litt., mars 1910, p. 284-90.

A propos de l'expression « presque de l'inédit » dont je me sers pour

***

Peut-être ne serait-ce point tracer des lignes superflues que de rappeler la physionomie qu'offrait le milieu belge où le journal fut édité, milieu intéressant et curieux, lui aussi, puisque c'est là que Verhaeren et ses amis ont appris à goûter « la beauté des lignes et la splendeur des pierres bien ajustées ».

La ville, qui leur servit de passagère résidence il y a quarante ans, a souvent été décrite depuis le mois d'août 1914. Mais elle ne nous paraît pas l'avoir été suffisamment au point de vue universitaire, c'est-à-dire en tant que décor ou fond de tableau d'une vieille Université, d'une Université créée en 1425. Assurément, cette ville (qu'on nous permettra de voir ici, non pas encombrée de ruines, mais comme une chose toute vivante encore et complète, avec ses rues intactes que parcourt une jeunesse animée et caressée par tous les souffles et tous les espoirs de l'avenir), cette ville est loin de s'égaler par ce qu'elle a d'ancien ou de décorativement vieux à telles cités d'art célèbres du Nord dont Bruges demeure le modèle absolu. Louvain ne réunit pas dans ses murs tout leur trésor de poésie infiniment douce et irrésistiblement enveloppante, mais il en a quelque chose ; il a

---

désigner des extraits de la *Semaine* et qui se justifie par la raison que les exemplaires complets de ce journal sont aujourd'hui rarissimes, il convient de noter qu'elle peut s'appliquer aussi à des poésies de jeunesse de Verhaeren que j'ai citées d'après le *Choix de Mémoires de la Société Littéraire de l'Université de Louvain* ou d'après les *Annuaires* de cette même Université. Il s'agit ici de publications anciennes (*Mémoires* et *Annuaires*) qui sont généralement si peu à la portée du public (surtout la première) qu'on est en droit de s'exprimer à leur sujet comme je l'ai fait.

quelque chose de leur pittoresque charmeur, et c'est un pittoresque qui remonte loin dans le passé. Non pas que, depuis des siècles, le tracé géographique de cette ville soit resté immuable. Au cours des âges, on l'a vu se former, se déformer et se reformer, mais, en dépit d'inévitables modernisations, son schéma général n'a guère changé. Contemplée de haut, elle ne cesse point d'apparaître, à travers les années, en un aspect de roue ou d'étoile dont le centre est la Grand'Place ornée de son merveilleux Hôtel de Ville et de sa majestueuse Collégiale de Saint-Pierre : des rues s'en détachent qui, semblables à des rayons sinueux ou à des jantes tortueuses, s'en vont vers une ceinture de remparts auxquels se substituent, par la suite, des promenades et des boulevards. Le Temps, ce grand constructeur, a travaillé ici avec les divers concours qu'il a généralement rencontrés dans les anciennes villes et qui lui ont permis d'y semer du pittoresque : le Laisser-Aller, le Hasard, le Sens de la Beauté, l'Art. Il a trouvé de plus, pour le seconder, la rivière de la Dyle qui s'est faite l'ouvrière silencieuse et capricieuse ou, si l'on préfère, l'artiste-dessinateur de tels quartiers vénérables, par les méandres originaux qu'elle y a tracés : il semblerait, en effet, qu'elle en a esquissé le plan ou déterminé la topographie et que, d'un mouvement réfléchi, elle s'est ouvert, à travers certaines rues, des passages qui sont ravissants d'imprévu. Lentement, Louvain monumental s'est érigé ; lentement, la ville s'est enrichie d'un solide et somptueux patrimoine esthétique, patrimoine qui, — outre les trois chefs-d'œuvre partout réputés, l'Hôtel de Ville, la Collégiale de Saint-Pierre et les Halles Universitaires dressées à quelques pas de là —

comprend tout un ensemble d'installations académiques, de « pédagogies » estudiantines, d'églises, de chapelles, de couvents, de béguinages et de demeures bourgeoises qui déjà auraient suffi à conférer à l'antique cité brabançonne un renom d'art et de beauté. Dans cet ensemble, les regards du visiteur, dont l'attention est sollicitée par l'histoire des choses de l'esprit, distinguent particulièrement les habitations dites « pédagogies » ou ce qui subsiste d'elles. On sait ce qu'on désignait par là : des collèges-hôtelleries où l'Université (fondée en 1425, supprimée en 1797 par la Révolution française et réouverte en 1835) logeait et instruisait sa population académique durant l'Ancien Régime : ils formaient comme le complément du bâtiment central, les Halles, celles-ci étant d'anciennes Halles aux draps que le « magistrat » communal de Louvain avait mises à la disposition de l'Alma Mater en 1432-1433. De quatre qu'ils étaient au XV^e^ siècle, ils en vinrent à dépasser la quarantaine au XVIII^e^. Ainsi le décor primitif, les Halles, s'était élargi pièce à pièce, se répandant et se disséminant en quelque sorte dans le temps et dans l'espace, au gré des fondations publiques et des libéralités privées dont ces collèges étaient le fruit.

Raconter leur histoire à tous, ce serait non seulement retracer l'histoire d'une des manifestations essentielles de l'enseignement universitaire, mais aussi écrire de nombreux et de très intéressants chapitres de *Louvain pittoresque et monumental.* Dispersés en maintes rues, ces collèges ou pédagogies ont été, de même que les Halles, agrandis ou reconstitués d'après les nécessités temporaires ou locales auxquelles ils furent soumis. Il en

est qui ont subi l'outrage des ans ou de l'ouragan révolutionnaire et, après l'occupation française, plusieurs ont passé du stade de locaux universitaires et de résidences collectives à celui de monuments publics ou de demeures particulières. C'est ainsi que le *Vicus* ou local de l'ancienne Faculté des arts était devenu le tribunal de la ville : il a péri dans le brasier de 1914. La barbarie allemande a infligé le même sort au vieux collège de Drieux qui, avant la guerre, abritait l'Académie des Beaux-Arts et l'Ecole de Musique de Louvain.

L'Université restaurée de 1835 avait récupéré plusieurs de ces collèges de sa brillante devancière : elle y avait installé des pédagogies plus ou moins à la mode de jadis (sans instruction académique donnée à ses hôtes) et aussi des auditoires et des laboratoires. Elle ne retrouvait pourtant là qu'une parcelle de la vie du passé. Mais, en dépit des aliénations dont son ancien décor avait été l'objet, l'habitant bien informé n'éprouvait pas grande difficulté, au temps de Verhaeren, à se figurer l'Alma Mater sous son primitif aspect. Les bâtiments pédagogiques d'antan subsistaient encore assez nombreux — soit qu'ils fussent restés en possession de l'Université, soit qu'ils eussent été désaffectés, — pour qu'il pût, grâce à eux, ressaisir le passé dans sa chaude coloration. Nous-même qui n'avons connu le milieu louvaniste que quelques années plus tard, nous revivions sans peine ce passé. Par un facile effort d'imagination, nous y transportions notre âme et notre pensée.

Il sied cependant d'avertir le lecteur que le Tout-Louvain universitaire d'aujourd'hui, avec ces cinq Facultés et ses multiples écoles spéciales, n'avait pu être logé dans

les vieux murs et les vieux meubles de 1835. Depuis cette date, bien des constructions nouvelles avaient été édifiées pour répondre aux exigences toujours croissantes du progrès scientifique contemporain. Mais l'Institut catholique belge n'en avait pas moins son Musée de souvenirs, ses maisons de famille où l'on éprouvait les jouissances du « chez soi », d'un antique « chez soi », les jouissances un peu teintées de mélancolie que donnent les demeures imprégnées de beaucoup de pensées antérieures ; on y sentait toute la justesse de la parole que devait écrire Verhaeren longtemps après avoir quitté Louvain : « Les ancêtres, c'est nous-mêmes dans le passé » (1).

Pourtant qu'on n'aille pas s'imaginer que tout était vieilleries ou rigueurs jansénistes dans la vieille cité universitaire. Il y avait là des choses et des hommes modernes ; il y avait là une colonie estudiantine qui passait pour assez turbulente, mais sa turbulence n'empêchait pas le glorieux municipe brabançon de garder des coins très recueillis, où comme à Bruges, suivant une remarque fréquemment exprimée, le pas du touriste résonne mystérieux et presque inquiétant à ses oreilles, des coins où se dressaient des maisons d'études et de prières toutes enveloppées d'une atmosphère de calme et de silence, des coins éminemment propices aux rêveries méditatives, aux labeurs utiles et aux pensées fécondes : ils ont dû enchanter « l'âme idéaliste et profonde » de Verhaeren, fondateur et rédacteur de la *Semaine des étudiants*.

---

(1) Préface à l'œuvre dramatique *Kaatje*, de M. Paul Spaak.

***

Or donc, la *Semaine des étudiants* naquit à l'époque de l'année où la plupart de ses sœurs aînées et cadettes ont vu le jour, époque où l'on a généralement enregistré la plus grosse natalité d'enfants de son espèce : la rentrée d'octobre. C'était une enfant qui arrivait dans le monde sans grands gestes ni bruyants propos. Elle n'avait d'ailleurs pas la prétention de le révolutionner. Elle se présentait même avec un air très modeste, mais très bien élevé, chapeau en mains, vêtements proprets, et offrant au lecteur ce compliment rimé :

Pauvre petit journal, qui prends vie en automne,
Naître à pareille époque est, je crois, un méfait ;
Car le vent vient du Nord et le temps monotone
Rend monotone aussi l'article le mieux fait.

La verdure est flétrie et la rose est fanée.
Toi, tu nais, cependant, comme aux jours du printemps.
Ne sais-tu pas qu'on est au moment de l'année
Où la... *feuille* se perd et roule aux quatre vents ?

Mais tu crois qu'en tout temps on aime à faire un somme ;
Et puisqu'il est certain qu'un journal fait bâiller,
Tu reprends confiance en te disant qu'en somme
On ne peut à la fois... bâiller et te siffler (1).

(*Samedi 18 octobre 1879*).

Ce petit compliment, intitulé *Rimes d'avant-poste* et où l'on croit percevoir un lointain écho des rimes badines de Musset, genre *Spectacle dans un fauteuil*, était signé

(1) Cette poésie a déjà été reproduite par I. Gilkin, *Origines estudiantines...*, p. 14

Rodolphe. Lisez Emile Verhaeren, car Rodolphe, c'était lui. Il avait choisi ce pseudonyme en souvenir d'un personnage bien connu des *Scènes de la vie de bohème*, de Henry Murger.

Rodolphe avait alors vingt-quatre ans, étant né le 21 mai 1855 à Saint-Amand (officiellement Saint-Amand-lez-Puers), un gros bourg de 3,400 habitants, au bord de l'Escaut, près d'Anvers. Pour l'édification de l'étranger mal informé de la question des langues en Belgique, il conviendrait peut-être de noter que Verhaeren, bien que de race et de terre flamandes, ne parla guère dans l'enfance que le français, conformément du reste aux habitudes de sa famille. Jusqu'à six ans, il ne connut que quelques mots de flamand : il l'apprit (et encore, comment !) de sept à dix ans à l'école communale de Saint-Amand.

Au foyer, il reçut une éducation parfaitement chrétienne et l'un de ses biographes, originaire de son village natal, raconte : « Le père et l'oncle d'Emile Verhaeren étaient deux champions de la cause catholique et, j'en ai encore le souvenir, aux jours des grandes élections, c'étaient eux qui, sur des chars à bancs, pavoisés aux couleurs nationales, menaient les électeurs au scrutin à Malines. Gustave Verhaeren (le père d'Emile) fut, pendant quelque temps, délégué du canton de Puers au conseil provincial d'Anvers » (1).

---

(1) J. De Smet, *Emile Verhaeren, sa vie et ses œuvres*, Première partie, 1855-1894, Malines, P. Ryckmans, 1909, p. 29.

Un autre biographe, M. Léon Balzagette, rapporte : Le jeune Verhaeren fit sa première communion le 18 mars 1866, — date gravée sur le fermoir de son livre de communiant qu'il conservait comme une relique de son enfance (*Les Célébrités d'aujourd'hui : Emile Verhaeren*. Paris, Sansot et Cie, 1907).

L'atmosphère religieuse du foyer, le futur grand poète la retrouva à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles, où il commença ses humanités, au Collège Sainte-Barbe de Gand, où il les continua (et où il eut pour condisciple et ami Georges Rodenbach), à Louvain où il fit ses études universitaires (1875-1881). Mais il ne passa pas directement de l'enseignement secondaire à l'enseignement supérieur et voici pourquoi. Jeune écolier à Gand, il s'était déjà essayé au métier des vers et, lorsqu'il quitta Sainte-Barbe, sa famille voulut le diriger vers une profession plus lucrative. L'oncle d'Emile possédait une huilerie de quelque importance à Saint-Amand et l'on aurait désiré qu'elle fût reprise un jour par l'ex-collégien. Celui-ci se plia au vœu des siens, mais... les dispositions natives n'y étaient pas. La poésie l'appelait irrésistiblement et, après douze mois d'infructeuse application, le jeune écrivain obtint licence de suivre ses goûts ou plutôt de s'en aller s'initier à la science du barreau auprès des juristes de l'Alma Mater voisine. C'était donc un élève en retard ou d'un âge relativement avancé lorsque parut la *Semaine des étudiants*.

Il comptait vingt-quatre ans. Il avait subi les épreuves de candidature à la Faculté de philosophie et lettres et il était entré à la Faculté de droit pour y préparer ses examens d'avocat. Il les préparait à la manière de beaucoup de futurs « chers maîtres » : en faisant de la littérature et du journalisme. Le numéro de la *Semaine*, dont on a lu la présentation versifiée, portait (nous l'avons dit) la date du 18 octobre 1879. Il fut suivi de 37 autres, allant du 23 octobre au 26 juin 1880 et du 10 novembre de la même année à janvier 1881. L'interruption de juin-novembre est due à une raison qu'on devine : les

vacances. Quant à la disparition de la feuille en janvier 1881, soit donc en pleine période scolaire, elle fut amenée par une cause moins naturelle ou moins climatérique et qui sera indiquée en temps et lieu.

Ainsi que la plupart de ses congénères, le petit journal eut à subir divers avatars au cours de son existence. Il connut successivement les presses d'Anvers, de Bruxelles et de Louvain : c'est dire qu'il changea de format, de papier, d'impression et de bureau, mais c'étaient là, si nous voulons bien en croire les rédacteurs, des pérégrinations et des modifications qui n'avaient d'autre raison d'être que leur souci de sa constante amélioration. Comme toute feuille qui se respecte, la *Semaine* avait des dépositaires au dehors : à Anvers, Bruxelles, Gand et même à l'étranger, en Hollande, à Maestricht. Vendue au prix de 10 centimes, eut-elle beaucoup de lecteurs *intra et extra muros* ? Nous ne possédons pas toutes les précisions qu'il faudrait pour répondre congrûment à la question, mais voici au moins un renseignement utile que nous fournit un de ses rédacteurs dans le feu d'une polémique : c'est Fritz (alias Albert Giraud) qui est en discussion avec une feuille ennemie (le *Type*, dirigé par Olivier, alias Max Waller) et qui écrit fièrement, à la date du 10 novembre 1880, que « la *Semaine* a eu l'an dernier 100 abonnés et 800 lecteurs ». On jugera de l'importance de ce public par un autre renseignement provenant aussi du journal lui-même : dans son numéro du 6 février 1880, il avait annoncé que l'Université comptait 1,434 étudiants pour l'année académique 1879-1880 (1).

---

(1) Le chiffre officiel relevé à la fin de cette année 1879-1880 est de 1.451 ; celui de l'année suivante, 1880-1881, arrive à 1.512 (voir les *Annuaires de l'Université*).

La rédaction ne fut pas complète, on le suppose bien, dès la première heure. Elle se recruta au hasard des rencontres, et par cette cooptation non calculée ni réglementée qui a toujours présidé à l'enrôlement des jeunes plumes universitaires. Les articles importants étaient signés : entendez par là les vrais morceaux de style, ceux qui étaient autre chose que des procès-verbaux de réunions estudiantines ou des annonces bibliographiques, mais les signatures étaient de fantaisie. On connaît celles de Verhaeren et d'Albert Giraud (1). Rodolphe cependant n'était pas toujours Rodolphe. Il s'appelait aussi, mais moins souvent, *R.* ou *R. M. B.* ou *Pantagruel* (2). Iwan Gilkin, qui devait signer plus tard la *Damnation de l'artiste* et la *Nuit*, portait alors les noms de Bock et de Fox. Emile Van Arenbergh, dont les lettrés savent le très beau talent de sonnettiste, se disait *Montaigle* (traduction française de son nom flamand). Ernest Van Dyck, le futur ténor wagnérien, mais qui était alors ou se croyait un futur notaire, collaborait sous le pseudonyme de Ch. Arade. Edmond Deman, le futur libraire bruxellois ou le futur Lemerre du futur Parnasse belge, était facilement reconnaissable à travers ses initiales E. D. M. (3). Nemo abritait mieux le baron Alfred Orban de Xivry, qui déjà s'intéressait à la chose publique. Georges Bauwens, qui par après a fait aussi de la politique, était également bien caché sous le monosyllabe de Max. Un

(1) Est-il nécessaire de rappeler que le nom d'Albert Giraud est lui-même un pseudonyme et que, durant ses années d'université, le poète s'appelait encore Albert Kayenbergh ?

(2) Giraud a dû se servir aussi de l'*R* (10 novembre 1880)

(3) Autre signature : *E. Galo.*

autre Georges, destiné à faire carrière dans l'enseignement des sciences à Louvain, encore que les lettres l'appelassent impérieusement, Georges Kaiser, signait de son prénom ou le complétait parfois de son initiale *K.* Un autre amateur de lettres, qui plus tard s'en est allé vers l'érudition et les finances, avait adopté le surnom de Pamphile : c'était Joseph Nève.

Sous cette dernière signature de Pamphile, nous lisons une déclaration datée du 1er novembre 1879 (n° 3), qui engage toute la rédaction et qui proclame *urbi et orbi* son désir d'être un organe sérieux, soigné, durable et universitaire dans la haute acception du terme : « Si le lecteur jette un regard sur le long défilé de ces gazettes aux titres sonores et pleins de promesses, il s'apercevra bien vite que les articles dont elles sont composées, roulaient sur un fond commun presqu'universellement le même. Une boutade, une rencontre fortuite de quelques esprits joyeux, un petit événement universitaire leur donnait naissance. Le journal venait au monde comme il pouvait, sans but, sans plan, se tenant pour satisfait d'avoir fait rire une heure. Mais après avoir profilé les aspects originaux de la vie d'étudiant, après avoir déversé sa malice dans deux ou trois colonnes de portraits satiriques, le journaliste n'avait plus rien à dire et le plus fécond était bien en peine de remplir son quatrième numéro... La *Semaine* puisera dans ces expériences réitérées plus d'une bonne leçon dont elle saura faire profit.

Pour qu'un journal puisse durer à Louvain, il faut qu'il soit une sorte de *vade-mecum*, au courant de tous les faits qui intéressent les étudiants, ouvert à toutes les

idées, organe de tous les intérêts universitaires. Ce plan est peut-être un peu vaste, mais, avec le concours de tous, il est certainement réalisable.

La *Semaine* invite tous les étudiants à prendre part à sa collaboration ».

Vous l'entendez : ce doit être un journal à longue vie, et à programme très éclectique ; aussi le voyez-vous appeler à lui des collaborateurs libres (car les précités ne constituent pas toute la rédaction) et même recevoir des correspondances étrangères : c'est ainsi qu'à l'occasion, il publie de la copie qui lui arrive de Liège, de Gand ou (qui l'aurait deviné ?) de Boulogne-sur-Mer. Il fait de visibles efforts pour se donner les allures d'une gazette de sérieuse tenue et d'informations variées où l'on trouve de tout : articles de fond, — chroniques des livres, des théâtres, des fêtes, des « manifestations » universitaires, des cercles estudiantins et des mondanités louvanistes, — polémiques locales ou générales — poèmes, nouvelles, fantaisies littéraires, pastiches de maîtres, — réclames commerciales, — notices nécrologiques, sans compter les *divers* qui peuvent être des récits d'élections et de bagarres où la jeunesse des écoles s'est mesurée avec ses deux ennemis héréditaires : le *pandour* (lisez : l'agent de police) et le *peeterman* (lisez : le bourgeois de Louvain) (1). Mais ce tout, où domine évidemment la

(1) Lorsque l'universitaire a lancé l'épithète de *peeterman* au paisible louvaniste qui passe, il éprouve toute la satisfaction du jeune romantique de 1830 conspuant le « philistin ». Cette épithète ironique doit remonter à l'organisation domaniale du chapitre de Saint-Pierre de Louvain : elle désignait les serfs qui en dépendaient (*homines Sancti Petri*, en flamand : *Sint-Pietersmannen*).

littérature, n'a rien d'académique. La *Semaine* a des mots pour rire et même son petit coin de plaisanteries de fort calibre qui feraient au besoin les délices des amateurs d'almanachs :

« Quel est le café de Louvain le mieux soutenu ? *Les Mille colonnes.* — Le café où l'on roule le mieux ? *Le Café du Cercle.* — Le café le plus céleste ? Le *Chinois.* » — Examen de théologie : « Monsieur l'abbé, peut-on baptiser avec du bouillon ? *Distinguo,* répondit l'abbé, avec celui de Monseigneur, non ; avec celui du Séminaire, oui » (25 octobre 1879 ; 17 janvier 1880).

Mais nos futurs « Jeune-Belgique » riaient autrement encore : ils riaient (déjà !) aux dépens de Charles Potvin qui passait alors pour l'expression suprême de la littérature poncive, patriotarde, cantatiste et antiesthétique :

> Dans une cantate en vers plats et creux
> Potvin ose écrire : « Oui, plus de *Messies !* »
> Le pauvre public dit : « C'est fort heureux.
> Désormais, Potvin, non plus de *tes scies !* »
>
> ***(10 janvier 1880).***

Le couplet n'est pas signé, mais voici de la prose où l'auteur, qui est Verhaeren, rit du même rire, un rire pas bien méchant et quelque peu de vieille mode, car les propos fantaisistes où il éclate n'ont rien, comme invention littéraire, de particulièrement révolutionnaire ; c'est un testament à la Villon, testament à donations plaisantes et où mes compatriotes reconnaîtront quatre de leurs journaux belges, des journaux libéraux dont deux subsistent encore (1) : « Je lègue... mes chevilles à M. Potvin.

(1) La *Gazette* et la *Flandre libérale*.

— Je lègue ma carabine à Gustave Flaubert, mon vase lacrymatoire à Zola, l'œil-de-bœuf de mon grenier à Gambetta, ma postérité à Victor Hugo. — A la *Chronique* ma pudeur, à la *Gazette* ma vergogne, à l'*Echo du Parlement* mes Mémoires de Joseph Prudhomme, à la *Flandre libérale* toutes les dissertations soporifiques que j'ai commises durant ma vie... — Je lègue mon passé aux musées d'antiquité ; le présent... il ne m'appartient déjà plus ; quant à l'avenir, je le lègue à Dieu. — Fait à la diable sans forme ni notaire, le 22 janvier 1880, R. M. B. » (*Semaine* du 31 janvier 1880).

... Ainsi donc Potvin était déjà « tête de turc » pour ceux qui étaient appelés à fonder la *Jeune Belgique*. Déjà, à Louvain, ils s'entraînaient au jeu qui allait devenir un des divertissements favoris de la revue ainsi désignée. Cependant, la *Semaine* n'était point railleuse pour se conformer aux traditions des jeunes mondes de lettres, pour se donner les gants d'être dans le ton, pour affecter le genre impertinent ou cavalier qui séait à son âge. Absolument pas. C'est même un de ses traits caractéristiques que son respect... à l'égard du corps professoral, oui, du corps professoral. Pourquoi n'ajouterai-je pas que ce trait frappe vivement celui qui a longtemps vécu parmi la gent estudiantine en qualité de « moniteur » ou de « docteur » ? Sans doute, on lit dans la petite feuille louvaniste des allusions que leurs rédacteurs voulaient piquantes et des malices qui devaient être « mordantes » au regard des initiés, mais elles n'amènent pas le sourire sur nos lèvres, à nous lecteurs d'aujourd'hui qui n'avons pas été des mystères d'Eleusis. Ainsi, vous entendez l'un de ces messieurs parler

« du grand prêtre de l'Insenséisme », d'un membre « du grand Impossible » et « d'un frère-laid de l'ordre de Saint-Pancrace ». Il y avait là-dessous des histoires de bamboches et de clubs secrets que Verhaeren prenait plaisir à vous dévoiler, mais dont il était le premier à reconnaître la naïve ou l'enfantine innocence. Le tout, au moins, était bon enfant, sans venin, ou même sans échauffement de plume. Ce n'est guère qu'à partir de la seconde année, lors de l'apparition d'un journal résolument adverse, que la *Semaine* se fait agressive. Ce journal, c'est le *Type*, fondé par Max Waller, qui devait bientôt après organiser à Bruxelles, pour de brillantes destinées, la revue la *Jeune Belgique*. Contre lui, toute la rédaction de la *Semaine* part en guerre. C'est une lutte, une vraie lutte qui éclate. Nous y reviendrons.

Au début, Verhaeren et les siens insistent sur leur préoccupation de n'être pas de vulgaires et de méchants noircisseurs de papier (ils ont tenu parole) : « Quelques-uns se sont étonnés de ce que le journal actuel des étudiants n'avait pas le caractère satirique des quelques feuilles éphémères qui ont paru jusqu'à ce jour. Ils ont trouvé que notre quatrième page, consacrée aux variétés, n'était pas assez épicée. Cela n'a cependant rien d'étonnant, vu que tel n'a jamais été notre but. Nous avons voulu prendre une allure plus stable et attirer chaque semaine l'attention de nos confrères par le choix de nos articles et la multiplicité de nos renseignements. Nous poursuivons uniquement un intérêt universitaire. » (Causerie signée *Max ;* 8 novembre 1879).

Une autre particularité de la *Semaine* est qu'elle ignore le heurt flamand-wallon ou qu'elle ne connaît la

question des langues que pour la résoudre par l'entente cordiale. Elle ouvre ses colonnes à des collaborations flamandes, mais elle est très loin, naturellement, de faire au parler des Flandres la même place qu'au français. Elle recommande à ses lecteurs la fréquentation d'une société littéraire flamande, *Met Tijd en Vlijt* (titre à traduire : Avec loisir et zèle), société dont la création remonte à 1836, mais qui, vers 1880, paraît un peu en déclin. Précisément alors, pour la redresser, arrive un jeune poète, riche des plus belles espérances et auquel une mort prématurée n'a permis d'en réaliser que quelques-unes. C'est Albrecht Rodenbach qui, sous le pseudonyme de Harold, insère des vers et des proses dans la *Semaine*. Mais il a été plus qu'un essayiste de journaux estudiantins : c'est l'initiateur d'un mouvement littéraire flamand qui s'est développé parallèlement à celui de la *Jeune-Belgique* française. Son nom a plus d'une fois été cité en France, moins pour la réputation dont il jouissait dans son pays que parce qu'il était le cousin de Georges Rodenbach, l'évocateur de *Bruges-la-Morte*. Très courte fut sa carrière. Il est mort, âgé de vingt-trois ans, à Louvain où il avait composé son poème dramatique, bien connu, de *Gudrun*, qui reste son meilleur titre de gloire. La *Semaine*, dans son deuxième numéro (25 octobre 1879), annonçait l'apparition prochaîne de cette œuvre à la librairie Hoste, de Gand. Neuf mois plus tard (1), elle informait ses lecteurs de la mort de l'écrivain de *Gudrun*, en le qualifiant de « rédacteur-fondateur de la *Semaine* ». Elle ajoutait : « Ce qu'il y a de plus lamentable dans cet événement,...

(1) 26 juin 1880.

c'est le deuil qu'éprouve en face de ce cercueil la bonne patrie flamande, l'art flamand que le défunt adorait si efficacement, c'est le vide énorme que laisse dans le mouvement flamand cette grande et légitime espérance disparue... Albrecht Rodenbach, poète ».

J'ignore de qui sont ces paroles. Peut-être de Verhaeren, mais si elles ne lui sont pas dues, il les aurait signées très volontiers, car elles expriment un sentiment d'admiration qu'il partageait, et elles répondent à l'esprit de compréhension et de tolérance dont il a toujours été animé. Nous savons par l'un des collaborateurs assidus de la *Semaine*, Iwan Gilkin, que le chantre futur de *Toute la Flandre* était lié d'amitié avec un « jeune bourgeois » qui se mêlait à eux et qui a publié plus tard des vers flamands très remarqués, Alfred de Smedt : « C'était, dit-il, un anticlérical ardent, mais cela nous était égal, parce que nous avions convenu qu'en sa présence jamais on ne parlerait de politique. C'était aussi un flamingant fanatique, très épris des littératures néerlandaise et anglaise » (1). Peut-être siérait-il de faire observer que Verhaeren était profondément flamand par certaines particularités de son tempérament et de son esthétique. Mais cela, évidemment, ne contredit pas l'idée que la culture française est en droit de le réclamer comme une de ses expressions les plus puissantes et les plus glorieuses. Le lieu n'est pas d'ailleurs de traiter la question avec toutes les distinctions et toutes les nuances qu'il y faudrait. Nous n'avons pour l'instant qu'à relever une préoccupation intéressante de la *Semaine* : elle désirait à sa manière

(1) *Origines estudiantines*, p. 13.

l'union sacrée qui fait la force et (ceci soit encore noté pour lui gagner les sympathies des divers tenants de nos revendications linguistiques) elle est allée jusqu'à glisser dans ses colonnes quatre couplets d'un patoisant liégeois qui sollicitait dans le journal une place pour son parler local à côté des lettres françaises et flamandes. C'est la seule apparition que le savoureux dialecte des bords de la Meuse y ait risquée. Toutefois, elle est à signaler comme représentative de l'esprit de la maison. L'on en voit donc bien le programme : « tolérance et littérature », car elle ne veut guère connaître autre chose.

***

Dans son premier numéro, elle en avertit ses lecteurs par cette déclaration faisant allusion à « la lutte scolaire » qui sévissait en Belgique et qu'avait provoquée, en 1879, une loi du gouvernement libéral, alors au pouvoir, sur l'enseignement primaire : « La politique n'est point à notre programme. Nous laissons le soin de traiter les questions qui sous ce rapport nous intéressent à notre confrère, l'*Etudiant catholique* [organe des universitaires catholiques de Gand]. Nous nous bornons à constater le succès de la noble et légitime campagne entreprise par les évêques, le clergé et les catholiques belges contre la sécularisation de l'enseignement. Organe d'étudiants, nous devons au moins dire un mot du triomphe remporté par les écoles libres sur les établissements des prétendus apôtres de la liberté ».

Mais si ces Messieurs de la *Semaine* ne sont pas des professionnels de la polémique catholique, au moins sont-ils des juges littéraires et lorsqu'ils exercent leurs

fonctions, ils émettent de ces remarques où l'on sent qu'ils ont des principes. Leur journal, malgré certaines allures « d'au-dessus de la mêlée », vous suggère l'impression qu'ont éprouvée tous ceux qui ont passé par l'Université de Louvain et qui l'ont connue dans ses jours de vie normale et heureuse : l'impression qu'une grosse part de son bonheur trouve sa source dans les assises morales sur lesquelles elle est érigée. En effet, de ce que tous ses maîtres et élèves pensent et désirent de même, sont guidés par les mêmes croyances et orientés vers les mêmes espérances, il résulte qu'entre eux s'établit un esprit particulier de confiance réciproque et de vivante solidarité. C'est une communion intellectuelle et philosophique qui est difficilement explicable ou traduisible par des mots ; on ne la sent, on ne sent les sympathies et les « correspondances » d'âmes en lesquelles elle consiste qu'à la condition d'avoir séjourné quelque temps dans le milieu qui les a fait éclore. Assurément, à côté d'elles, il y a place pour des divergences d'opinions et d'appréciations en diverses matières. Néanmoins, la jeunesse louvaniste forme essentiellement ce qu'on appelle un ensemble, un tout moral.

La *Semaine* vit de cet esprit corporatif et elle le montre au besoin, par exemple, dans cette notice bibliographique sur *Religion et Religions* de Victor Hugo : « Quel dommage que ce beau génie consacre sa force, encore immense, à faire du Voltairianisme lyrique, et se prive ainsi volontairement d'une foule d'admirations qui craindraient de paraître saluer le pamphlétaire impie, en rendant hommage au Poète » (12 juin 1880). Au besoin également, malgré sa déclaration « d'avant-poste », elle s'ingère dans

les affaires de la politique, et elle prend hardiment la défense du programme catholique contre des journaux ennemis de Bruxelles et de Louvain. Bock (Gilkin) risque assez volontiers le coup de lance : il fonce sur le « mécréant ». Montaigle (Van Arenbergh) dit également son mot. Parfois, Rodolphe ou Verhaeren profère le sien. Mais le polémiste en titre est Deman.

C'est en prose que Rodolphe affirmait, dans la *Semaine*, sa foi chrétienne. A l'époque de ses débuts littéraires, il a aussi formulé le même credo en vers, mais ailleurs, dans la *Revue Générale* d'avril 1876, un périodique catholique qui a toujours eu d'intimes attaches avec l'Université de Louvain (1). Le poème qu'il y a inséré n'est certes guère connu et même je pense qu'aucun de ses biographes ne l'a signalé. C'est peut-être une raison suffisante pour qu'il nous soit permis de le reproduire en entier. Il est donc antérieur de trois ans à la *Semaine* et il porte le titre : *Plus de poètes.*

I

L'oiseau gazouille encor sur la branche penchée,
Le vent murmure encor dans les ombres du soir,
Mais le poète est mort et la lyre est brisée,
La flamme s'est éteinte au céleste encensoir...
O Dieu ! Lorsque ce siècle, au matin de sa vie,
Répandait sa belle âme en accords immortels,
Lorsque Chateaubriand allumait son génie
Aux flambeaux presqu'éteints des antiques autels,
Lorsque tout était pur dans la voix des poètes,
Que toutes les douleurs avaient leurs interprètes,

(1) Le Comité de rédaction comptait parmi ses membres Léon de Monge, professeur à l'Université, et dont Verhaeren suivait alors les cours de littérature en candidature en philosophie et lettres (voir ci-dessous, p. 32).

Et que le désespoir même dans ses fureurs
Cherchait pour l'adorer ton nom parmi ses pleurs,
Qui l'eût prédit, mon Dieu ! qu'un jour, la triste aurore
Trouverait sans échos cette lyre sonore,
Dont les doux chants berçaient notre siècle naissant ?
Qui l'eût dit, que mon cœur, dans son vol impuissant,
Semblable à la colombe envoyée au déluge,
Chercherait par le monde en vain un rameau vert
Et viendrait s'abriter dans le triste refuge
Du temple de la Muse, à tous les vents ouvert ?

II

Car nous nous sommes plus dans de grossières fanges,
Nous avons arraché les ailes à nos anges
Et ri de la pudeur.
Nous avons rejeté les vertus des vieux âges,
L'amour, la foi, l'espoir et les conseils des sages
Avec la paix du cœur.

Parce que l'infini nous cachait quelque chose,
Parce que le scalpel ne trouvait pas la cause
Des secrets de la mort,
Nous avons abaissé nos têtes vers la terre,
Ne songeant qu'à chercher dans l'immonde matière
Du plaisir et de l'or.

Les muses ont éteint leurs ardeurs inspirées
Au souffle desséchant des terrestres pensées,
Des instincts les plus bas.
Elles ont délaissé les champs de la patrie,
Sans espoir de retour, sans laisser au génie
La trace de leurs pas...

Car la lyre a besoin d'un encensoir qui fume,
D'un espoir qui s'éteint et toujours se rallume,
Des hymnes à l'autel, des hymnes au tombeau.
Où tout semble finir, elle dit : « tout commence. »
Elle attache ici-bas à tout une espérance,
Une croix à la tombe, une croix au berceau!...

III

Mais un jour, ô mon Dieu, grondera ta colère
Dans le souffle du vent. Au fracas du tonnerre,
La foudre tracera ton nom dans le ciel noir ;
Et comme Balthazar, au milieu de nos fêtes,
Surpris et châtiés, nous laisserons nos têtes
Sous l'étreinte du désespoir.

Puis après l'ouragan viendra le ciel propice
Et la bonté de Dieu calmera sa justice.
Alors, pour célébrer l'Eternel, roi des rois,
Sortira du tombeau, vivante et rajeunie
Avec la Foi, sa sœur, la sainte Poésie
Unissant la lyre à la croix !

Ce ne sont point là « des accents inconnus à la terre ». Déjà, chez les Romantiques, la lyre unie à la croix avait souvent clamé contre la désertion des « antiques autels », mais la plupart des lecteurs du Verhaeren des « nouveaux âges » ne l'entendront point, sans quelque surprise, se faire ainsi le disciple de la « sainte Poésie ».

***

... Revenons à la *Semaine* et répétons-le : ses préoccupations capitales sont du côté des lettres. C'est au sujet de l'art et de l'esthétique que de préférence elle entame des discussions. C'est de la littérature profane qu'elle édite à l'ordinaire et, spécialement, de la littérature de sa rédaction et de ses amis : poèmes, nouvelles, fantaisies, plaisants pastiches, par exemple du *Lac*, de *Lazzara* et de *Rolla*.

Les hasards de la production littéraire de France et de la vie théâtrale à Louvain amènent sous la plume de ses

collaborateurs des articles sur Corneille, Racine, Hugo, Flaubert, Coppée, Labiche (1), ou sur de modestes écrivains belges comme Ferdinand Loise et Guillaume Lebrocquy. Un jour (est-ce la copie qui manque ou est-ce désir de faire admirer à nouveau une chanson célèbre ?) le journal sert à ses lecteurs la *Garonne* de Gustave Nadaud. Rien ne sent, dans ses publications, la petite chapelle ni les dogmes exclusifs et, en général, les appréciations de ses jeunes essayistes sont empreintes d'une large et accueillante bienveillance. Ils n'ont pas le ton tranchant que d'aucuns attendraient de leur âge... ou de la réputation actuellement faite, parmi la bourgeoisie belge, à la littérature dite « Jeune Belgique ». Ils ne dédaignent pas les études sérieuses, et c'est ainsi que l'un d'eux, signant *E. Rasme* (le célèbre Erasme a résidé à Louvain), publie un travail sur les *Origines du roman moderne*, tandis qu'un autre, en des articles intitulés la *Liberté de la presse à Louvain*, s'impose la peine de reconstituer l'histoire de toute une série de journaux d'étudiants, dans le dessein de montrer qu'ils constituent une mine précieuse de renseignements sur le haut institut brabançon.

***

Des soins assez particuliers sont réservés aux analyses des conférences littéraires, juridiques ou scientifiques qui sont faites dans les réunions hebdomadaires de petits cercles estudiantins présidés par des professeurs. Il y a

---

(1) Une page intéressante sous la signature de *R.* et relative aux élections académiques, à propos de la nomination de Labiche (6 novembre 1881).

là — et l'observation porte encore sur les temps présents — il y a là toute une vie intellectuelle remarquablement active. Ces sociétés d'études et de discussions, qui furent toujours nombreuses à Louvain, sont constituées en dehors de l'enseignement académique, mais dirigées toutefois par des maîtres de l'Alma Mater. L'assistance y est facultative et les directeurs leur prêtent un concours entièrement désintéressé, mais l'*Annuaire* officiel de l'Université publie la plupart de leurs rapports où sont exposés l'objet et le fruit des conférences prononcées par les membres. Louvain comptait à la veille de la guerre environ trente cercles de ce genre. L'histoire détaillée de plusieurs d'entre eux vaudrait d'être écrite, car ils ont une histoire ; ils remontent haut : ainsi le cercle de lettres flamandes, déjà cité, le *Met Tijd en Vlijt* dont la fondation date de 1836, et les deux sociétés françaises, la *Société littéraire* de 1839 et l'*Emulation* de 1853, qui présentent un intérêt tout spécial pour nous (1). On devine si elles ont attiré l'attention des rédacteurs de la *Semaine*.

La fréquentation de l'une n'était pas interdite aux membres de l'autre. On passait sans difficulté de la première dans la seconde, et tel étudiant qui avait lu un travail à la *Littéraire* pouvait en reparler à l'*Emulation*. Aussi, conformément à l'esprit de tolérance et au respect de la liberté de conscience artistique qui formait l'article premier de son credo, la *Semaine* recommande l'une et l'autre à ses lecteurs. Ecoutez-la : « N° 1, 18 octobre 1879 : *Aux nouveaux venus*. Deux sociétés littéraires françaises ouvrent leurs bras aux nouveaux venus parmi nous.

---

(1) L'*Emulation* subsiste encore. La *Littéraire* a disparu.

L'*Emulation*, petite personne en négligé, jeune, vive, un peu hâbleuse, parfois intrigante, ayant ses jours de tempêtes nerveuses, mais charmante fille après tout. L'autre, la *Littéraire*, personne aux allures graves, académiciennes, portant bésicles malgré ses yeux de vingt ans, et perruque au grand dépit de ses cheveux blonds et bouclés.

Dans l'une, trop de laisser-aller, dans l'autre trop de raideur. Au demeurant deux bonnes natures comme Agathe et Sophie. Conclusion : Pour garder l'équilibre et suivre le système des compensations, frapper aux deux portes, une demande d'admission à la main ».

Suit immédiatement une réclame pour la consœur flamande : *Met Tijd en Vlijt*, dont on dit : « Elle vit à côté de ses deux sœurs françaises, présentant comme elles sa carte aux nouveaux venus ».

L'*Emulation* a toujours eu un programme d'études très large ; elle a toujours tenu sa salle ouverte à toute espèce de discussions, mais sa tribune a été, à l'ordinaire, occupée par des élèves de philosophie et de droit : des sujets littéraires y ont souvent été traités, mais c'était là plutôt une spécialité de la *Littéraire*, encore que celle-ci acceptât des communications d'ordre divers. Au temps de Verhaeren, elle était présidée par un maître dont il a tracé le portrait suivant, dans son opuscule *Parmi les cendres :* « Un savant professeur, M. Léon de Monge, dont les idées inébranlablement classiques ne l'empêchaient point de commenter les romans de chevalerie et le merveilleux des légendes celtiques, nous faisait aimer, tout en les lardant de ses sarcasmes, Hugo, Musset, Vigny, Gautier, Baudelaire. Il présidait la *Société littéraire* avec juste le degré de partialité qu'il faut pour y entretenir l'état de

lutte ardente et féconde. Il était gentilhomme avant tout. Avec quelle courtoise et souriante ténacité il combattait le romantisme au nom du goût et de la vérité ! Ce qui ne l'empêcha jamais d'être prompt à l'éloge, même si le travail qu'il jugeait bien fait heurtait et malmenait quelque peu soit Corneille, soit Racine, soit Boileau. Et puis, dès que la discussion devenait trop vive, il avait le talent de nous réconcilier tous, grâce à l'universelle admiration professée pour Molière » (1).

Le savant président fut à son tour, mais plus tard, lardé de sarcasmes par les « Jeune-Belgique ». Ses antipathies à l'endroit du Romantisme et du Baudelairisme avaient — résultat presque inéluctable — coopéré à la diffusion de l'un et de l'autre parmi ses auditeurs de la *Littéraire* et, dès lors, quelque peu contribué à la révolution de 1880. Et cependant, il conservait, malgré tout et parce qu'il était sincère, l'estime de ses anciens de Louvain (2). Verhaeren, jusqu'en ses derniers jours, a parlé de lui en des termes de respectueuse déférence. Il aimait à se rappeler qu'il avait été le bibliothécaire de la Société que dirigeait le maître inébranlablement classique. C'étaient pour lui de doux souvenirs que ceux qu'il relisait dans un procès-verbal reproduit par la *Semaine* du 8 novembre 1879 et qui annonçait aux abonnés que les susdites fonctions lui étaient confiées. Par un communiqué du 28 juin 1880, information leur était donnée que le Bureau de la *littéraire*, dont faisait partie Verhaeren,

(1) P. 71-72.

(2) Voir la façon dont la *Semaine* s'associe à une manifestation organisée en son honneur : 14 février et 15 mai 1880.

était remplacé. Le mandat de bibliothécaire passait à Iwan Gilkin.

Plairait-il à mes lecteurs, surtout aux Belges, de pénétrer quelques instants dans la salle du petit cercle et d'assister à l'une de ses séances ? Voici précisément Iwan Gilkin qui les introduira. De même que Verhaeren, c'était un élève de l'Institut Saint-Louis de Bruxelles. Arrivé à Louvain, en octobre 1878, pour y faire son droit, l'un de ses premiers soins fut de se faire recevoir à l'*Emulation*, où son début consista en la lecture d'une étude sur Octave Feuillet. Mais il n'avait pas assez d'un cercle, et il demanda son admission à la *Littéraire :* « Je me sentais, je l'avoue, médiocrement à l'aise lorsque, un soir, après le ballottage, je fus introduit dans la salle vaste, sévère, glaciale, où la docte compagnie tenait séance autour d'une longue table couverte d'un grave tapis vert. L'unique lampe à pétrole, pendue au plafond et coiffée d'un gigantesque abat-jour administratif, me permettait à peine de distinguer dans la pénombre quelques têtes qui m'étaient parfaitement inconnues. L'une d'elles, volumineuse, couverte d'une véhémente chevelure noire, se souleva, et je subis la lecture d'un procès-verbal, clamé d'une voix sonore. La voix et la tête appartenaient au poète Van Arenbergh, mais en ce moment cela m'était bien égal. Puis se leva un étudiant, porteur d'un lorgnon, d'une grande tignasse blonde et d'une paire de longues moustaches, qui se mit à lire des vers. Des vers ! oui, ma foi, de fort jolis vers, comme aucun de mes compagnons n'eût été capable d'en composer. J'en fus tout remué. Cet étudiant s'appelait Emile Verhaeren. J'aurais voulu lui exprimer mon admiration et ma sympathie ; ma timi-

dité m'en empêcha et je me contentai de lui serrer énergiquement la main. Mais je rentrai chez moi en toute hâte et m'appliquai à mettre tant bien que mal en vers ce que je n'avais pas su dire en prose. Je composai un mauvais sonnet, et j'allai incontinent le déposer dans la boîte aux lettres de Verhaeren. Le lendemain, je reçus, de la même façon, un sonnet, aussi cordial et aussi mauvais que le mien. En quatorze vers, très entortillés, j'avais dit : Vous êtes un poète. Verhaeren me répondit de même : Vous en êtes un autre. Là-dessus, nous devînmes amis » (1).

***

Que valait le jeune littérateur en qui Gilkin saluait un jeune maître ? Il était très estimé dans le petit monde intellectuel où il vivait et coté comme une espérance par son professeur. Le secrétaire de la *Littéraire* se fait l'écho de cette admiration dans son *Rapport sur les travaux de la Société littéraire pendant l'année académique 1878-1879*. Après avoir analysé les sujets traités par les membres du cercle au cours de cette année, il ajoute : « Il me tarde, Messieurs, de vous parler du petit chef-d'œuvre que nous lut M. Em. Verhaeren, sous le titre d'une notice sur Théophile Gautier. Laissant de côté la prose malheureusement si souillée de l'écrivain, M. Verhaeren ne nous parla que de ses poésies... Après avoir parcouru les différentes péripéties du talent de Gautier, il termine par un jugement général. Il montre Gautier spiritualiste au commencement, matérialiste à la fin et

(1) *Origines estudiantines*, p. 7-8.

devenu, de chrétien, poète de la forme païenne, de la philosophie païenne. Son œuvre ressemble à une coupe d'or ciselée ne renfermant que de l'eau claire.

Après cette lecture qui nous avait tant intéressés, M. de Monge, notre président, trouva ce mot heureux pour caractériser le travail : *Ce travail émane d'un critique doublé d'un poète.* Le critique s'était montré dans la notice sur Th. Gautier ; restait à goûter le poète. C'est ce qui nous fut donné de faire dans une séance suivante. Les poésies que nous avons entendues étaient d'un choix heureux et d'un vers facile. Soit qu'il chante la splendeur d'une *Soirée en mer ;* soit qu'un tableau gothique le fasse rêver la vie d'un artiste chrétien, au moyen âge ; soit qu'un vieux cheval maltraité lui inspire des réflexions empreintes d'une profonde mélancolie, M. Verhaeren nous fait presque toujours subir le charme que donne aisément une idée poétique servie par une expression propre. Jamais la pensée ne court après le mot. Si M. Verhaeren, par système, pratique peu le genre sublime, il échappe totalement à l'affectation et à la recherche ; et ses vers doivent à leur simplicité et à leur naturel la plus grande partie de leur charme et de leur mérite.

Mais mieux que cette appréciation froide et incomplète, une citation fera connaître le vrai caractère de ce talent.

La pièce est intitulée : *Nos bons petits enfants :*

Les gais petits enfants pataugent dans les fanges,
Cheveux au vent, pieds nus, en groupe tapageur ;
Ce ne sont pas des fleurs, ce ne sont pas des anges,
Ce sont de noirs démons riant de leur laideur,

Riant lorsqu'un passant les gronde et fait la moue,
Mais rageurs quand le char des moissonneurs taquins
Ecrase leurs châteaux faits de pierre et de boue,
Faits des mains et des pieds à travers les chemins.

Ils sont frais, bien portants, rouges, à tête blonde,
Pleins d'amour primitif et de contentement ;
Ils ont de petits cœurs qui renferment un monde ;
Et de petites mains qu'on remplit aisément.

Leurs mères, à les voir se salir dans l'ornière,
Grondent bien quelquefois, mais ils sont si démons ;
Mais ils ont tant besoin d'air pur et de lumière
Qu'elles leur mettent vite un baiser sur leurs fronts.

Leurs grands bonheurs sont faits de si petites choses,
Ils s'absorbent si bien dans leurs plus simples jeux,
Qu'il ne faut qu'un rayon à leurs visages roses
Pour que chantent leurs cœurs et s'allument leurs yeux.

Et les vieillards courbés que le trépas emporte,
Rêvant d'ancienne joie en passant auprès d'eux,
S'arrêtent souriant à leur jeunesse morte,
Dont un reflet suprême a caressé leurs yeux.

Oh ! les petits enfants ! Oh ! les charmantes âmes !
Oh ! les petits moineaux sortis joyeux des nids,
Pour réchauffer nos cœurs, pour ranimer leurs flammes,
Restez toujours démons, restez toujours petits ! (1).

Les admirateurs des *Visages de la Vie* et de la *Multiple splendeur* estimeront peut-être qu'on était indulgent à la *Littéraire* et ils auront quelque peine à reconnaître « leur »

---

(1) *Annuaire de l'Université de Louvain*, Van Linthout, 1880, p. 121-126. Les autres poésies auxquelles le rapporteur fait allusion doivent avoir disparu. Verhaeren m'a dit n'en avoir conservé ni copie ni souvenir.

Verhaeren dans ce peintre des petits enfants. On sent que Coppée a passé par là. La même influence reparaît, non moins visible ni moins présente, dans une épître à la manière du bon vieux temps que Rodolphe adressait vers la même époque à son ami G... R... (Georges Rodenbach) (1). C'est une réponse à un souhait :

Ami, le ciel t'entende et se range à ton vœu !

Le vœu, ajoute-t-il, est charmant, le vœu d'une vie tranquille

..... dans ce coin de vallon
Près du fleuve où se berce en chantant la marée.

Quelle vie on y mènerait, une vie où l'on aurait une épouse qui vous aime ; un enfant qu'on adore ; enfin d'année en année la visite d'un vieil ami :

« C'est là que tu viendrais, loin de la politique,
Charmant, heureux, rieur, t'installer un matin.
Je me ferais gaîment ton premier domestique
Pour te servir à table et te verser mon vin.
On serait si joyeux pendant une quinzaine !

(1) La *Semaine*, qui donne des extraits de cette épître dans son numéro du 28 novembre 1879, nous dit que la *Littéraire* en a eu la primeur et elle nous apprend qu'elle a été publiée dans le *Journal d'Anvers* (sans indication de date). Gilkin en reproduit des passages dans les *Origines estudiantines*, p. 16-17. Le texte qu'on va lire est celui que renferment l'*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1881, p. 99-101 (*Rapport sur les travaux de la Société littéraire... pendant l'année académique 1879-1880*) et le *Choix de Mémoires de la Société littéraire de l'Université de Louvain*, Louvain, Ch. Peeters, t. XIII, 1887, p. LXIII-LXV. Il est plus étendu que celui de la *Semaine* et des *Origines estudiantines*, mais ce n'est pourtant pas le texte complet puisque, on le voit, le début du poème n'y apparaît qu'en résumé.

Le jour, on s'en irait en chasse allégrement,
Puiser dans le grand air la bonne vigueur saine.
On se sentirait frais, spirituel, aimant ;
On aurait le plaisir de son adolescence
Revenue ; et le soir, deux à deux, épuisant
Des meilleurs souvenirs l'intime jouissance,
Bien avant dans la nuit on resterait causant.
Ma femme t'aimerait comme une sœur son frère :
Mon enfant t'aimerait comme on aime un parrain,
Qui fait en arrivant sa caresse sincère,
Mais, mieux que ça, rapporte en sa poche un pantin.
Puis, oh ! bien en secret, vois-tu, bien en cachette,
Dans une chambre intime et close à tous les yeux,
Prudents comme une femme ôtant sa collerette,
Nous irions, vers la brume, à pas mystérieux :
Et nous, les bons bourgeois, les pères de famille,
Qui tenons des enfants bercés sur nos genoux,
Moi, rentier campagnard, toi, magistrat en ville,
Nous lirions des vers, — des vers qui sont de nous !
On se ferait chacun (1) un compliment frivole ;
On examinerait l'œuvre avec soin, longtemps ;
Et ces vers, quelque vieux et de l'ancienne école,
Nous paraîtraient plus frais qu'une aube de printemps.
Et nos muses, ami, moins jeunes, moins chantantes
Il est vrai, mais toujours fidèles à nos cœurs,
Nos muses aux yeux clairs, aux grâces rayonnantes,
Vierges, s'embrasseraient encor comme deux sœurs !
Enfin tu partirais, par un soir morne, triste,
Rayé de fine pluie, — et l'adieu serait long...
Et quatre jours durant tout ce qui nous attriste
Et nous navre, pendrait sur nos cœurs en surplomb.
Tu t'en irais vaquer, dans la ville maussade,
Aux soins de tes procès, et tu dirais gaiement
Que ce monde ennuyeux devient une salade
Où crimes et délits entrent comme piment.
Et moi je resterais près de mon âtre en flamme,

---

(1) *Semaine :* **chacun** ; *Choix de Mémoires :* **l'un l'autre.**

Tranquille, et désirant ton retour parmi nous
Pour voir les bois verdir, et te montrer ma femme
Mère d'un nouveau fils dormant sur ses genoux ! »

Le rapporteur de la *Littéraire*, après avoir cité, continue : « Voilà certes la note des joies intimes du cœur bien sentie et heureusement rendue.

Mais il est un sentiment qui repousse cette libre expansion. Il replie l'âme sur elle-même, il nous détache du présent pour raviver quelque pénible souvenir, ou redoubler la crainte d'un malheur qui n'est pas encore, mais qu'on redoute. Sans être le genre propre de M. Verhaeren, l'élégie ne lui est pas interdite. Rappelez-vous le sonnet intitulé : *Le 2 novembre*. C'est l'expression vraie de cette mélancolie toute chrétienne qui nous envahit, lorsque, seul et songeant au passé, l'on suit à la nuit tombante les sentiers d'un cimetière, le jour des Morts :

Hôtes de nos penser tristes, morts tant aimés,
Voici votre grand jour de deuil qui nous arrive,
Et tous nos souvenirs allant à la dérive
Soudain vers vos cercueils se tournent ranimés.

Quelque chose de nous en vos tombeaux fermés
Habite : notre cœur à votre cœur se rive,
Il nous suit familier et pieux sur la rive
Où depuis si longtemps vous vivez transformés.

Et nous avons choisi les moments de l'automne,
Où, dans les bois lointains, le vent du nord entonne
La funèbre chanson des hivers attristants,

Pour nous agenouiller, recueillis, sur vos pierres,
Y mettre nos bouquets de fleurs et de prières
Et vous donner ce qui nous reste du printemps. »

Le rapporteur conclut : « La *Société littéraire* se félicite de compter parmi ses membres ce jeune talent. Qu'il poursuive la voie dans laquelle il est entré ! Qu'il soit le peintre de la nature, des sentiments simples et vrais, des affections saintes, de la famille et de l'amitié ! »

Les lecteurs d'aujourd'hui concluront : « Ceci est moins Coppée que cela, mais avons-nous bien devant nous l'homme qui écrira un jour les *Forces tumultueuses* ? » C'est lui pourtant, mais, comme le fait remarquer Iwan Gilkin (l'Iwan Gilkin de 1909), « rien encore ne permettait de prévoir le génie tumultueux et farouche du grand poète que devait devenir Emile Verhaeren. En ce temps-là, il imitait l'art bourgeois et intime de François Coppée » (1). Oui, il imitait le chantre des *Humbles*, et il le louait dans la *Semaine ;* sous le titre de *Médaillon littéraire, François Coppée,* il lui consacrait une étude attentive et sympathique qu'il terminait par ces mots : « C'est un maître, mais un petit maître. Sa place en littérature est la même que celle des tableautins hollandais au Louvre. Dow, Teniers, Steen, Metsu se trouvent dans la même salle que les Rubens, les Morillo, les Titien, les Velasquez, mais ils se trouvent logés au-dessous d'eux. Les grandes toiles des génies dominent leurs petites peintures originales, qui ne laissent pas d'être des chefs-d'œuvre » (18 et 25 octobre 1879).

Le ton de l'éloge, on le voit, n'est pas outré. Il ne s'agit pas d'un culte passionné, mais d'une admiration calme et raisonnée.

Le « petit maître » français, ici loué, était également

---

(1) *Origines estudiantines*, p. 16.

l'un des écrivains aimés d'un autre futur « Jeune-Belgique », de Georges Rodenbach, qui connut aussi des heures de célébrité estudiantine à Louvain, mais à la *Société d'Emulation*. C'était un « étranger », car le romancier de *Bruges-la-Morte* n'a pas appartenu à l'Université brabançonne. Il avait fait son droit à Gand après avoir passé par le Collège Sainte-Barbe de la même ville où, nous l'avons rappelé, il s'était lié d'amitié avec Verhaeren. Un soir de février 1880, il vint à Louvain, déjà précédé d'une réputation. Déjà, en effet, il avait publié le *Foyer et les champs* (1877), les *Tristesses* (1879) et, à la date du 25 octobre 1879, la *Semaine* avait annoncé l'apparition prochaine de ce dernier recueil chez Alphonse Lemaire (*sic*) à Paris. Or, le 14 février de l'année suivante, elle le promettait et le présentait à ses lecteurs dans ces termes alléchants : « On n'ignore pas le succès du poète à Paris. Il y a été reçu membre de la Société des Hydropates (*sic*), cercle littéraire et artistique fort influent, et, lors de sa lecture de la *Naissance du poète*, une véritable ovation lui a été faite. Les journaux les plus littéraires se sont occupés de son œuvre pour y cueillir des extraits et les enguirlander d'éloges. Dernièrement, Philippe Gille, dans une revue littéraire de fin d'année, classait Rodenbach parmi les Coppée, les Theuriet et les Sully-Prudhomme. — Gourmets de la littérature, aiguisez donc votre appétit... »

Le grand soir arrive. C'est un soir d'enthousiasme débordant. Le jeune écrivain lit, entre autres, la *Naissance du poète*, *Maredsous*, *Infamie éternelle*, les *Tristesses de l'amour*, l'*Infini*, le *Coffret* et les *Deux sœurs* (cette dernière pièce est reproduite par la *Semaine*). Rien n'est touchant comme le compte rendu de la petite feuille estu-

diantine qui redit (21 février 1880) les acclamations chaleureuses, délirantes même, qui l'ont accueilli. Elle le compare à Bernardin de Saint-Pierre, à Musset et à Coppée : « Mais, ajoute-t-elle, plus que ces maîtres ès poésie, Georges Rodenbach a nourri ses vers de cette forte sève chrétienne, ce sang chrétien qui est nécessaire à toute grande et immortelle œuvre ! »

Voilà comment on aimait et on fêtait la poésie à Louvain. Voilà comment on se passionnait pour elle. Mais on n'oubliait pas d'être jeune, d'être universitaire et de rire.

***

Si la chose vous agrée, vous lirez, dans la conférence de Gilkin, un très savoureux récit de la vie de nos esthètes en dehors des salles de cours et des cercles universitaires. Vous les verrez qui se réunissent chez l'un ou l'autre d'entre eux « pour lire ensemble quelques belles pages des auteurs contemporains les plus notoires, les comparer et les discuter », pour examiner aussi « diverses théories d'art et les idées des critiques célèbres ». Mais il note : « Ces réunions n'avaient rien d'austère. Nous les entrecoupions de plaisanteries parfois énormes et, de peur qu'elles ne nous desséchassent le gosier, nous les arrosions copieusement de bière, de café, de punch ou de vin chaud. Notre vie était follement joyeuse. Pour en jouir tout à l'aise, nous n'étudiions nos cours que pendant les vacances et nous passions nos examens à la rentrée d'octobre. Aussi ne donnions-nous pas aux chiens notre part de la bohème estudiantine, de

ses folies, de ses farces et de ses bruyantes gaîtés » (1).... Et Gilkin de raconter une de leurs grosses farces, l'enterrement d'un poteau indicateur, avec oraison funèbre prononcée par un officiant qui devait être Verhaeren.

Ainsi Louvain studieux et religieux était, à ses heures, Louvain joyeux. De ces heures — heures de détente folâtre, — l'on perçoit plus d'un écho dans la *Semaine*. On y sent (ne l'ai-je pas déjà dit ?) que tout n'était pas vieillerie dans la vieille cité universitaire, qu'il y avait là autre chose que des coins recueillis et « le règne du silence », comme eût écrit Rodenbach. On sent qu'il y avait là de la turbulence parce qu'il y avait de la jeunesse. Cette jeunesse, cette masse estudiantine a toujours constitué dans cette vieille cité, d'étendue relativement restreinte (qu'on veuille bien songer à ce détail), non pas un monde spécial ou séparé, mais quelque chose de très apparent ou de presque immédiatement remarqué par l'étranger qui la visite. Elle en a toujours fait, pour ainsi dire, comme une ville à double aspect suivant qu'elle l'occupe pendant la période des cours ou qu'elle la déserte pour les vacances. C'est là une différence typique entre le milieu louvaniste et nos autres centres universitaires de Belgique, Bruxelles, Gand et Liège. Ici la jeunesse est absorbée ou à peine aperçue dans de grandes agglomérations : elle n'y est pas un « être » distinct : aussi dans combien de rues ne circulez-vous pas sans la voir ou plutôt sans la détacher et l'isoler de l'ensemble par le regard, sans vraiment sentir sa présence, cette présence qui est si sensible à l'œil dans une ville

(1) *Origines estudiantines*, p. 11.

comme Louvain où la jeunesse académique se tient et vit d'ordinaire groupée. Cette jeunesse, à l'époque de Verhaeren, n'atteignait que le chiffre d'environ 1.500, mais elle n'en formait pas moins l'élément remuant par excellence de la cité, élément très sortant et très circulant... parce qu'il sortait et circulait plus qu'aucun autre, pour ses cours, ses promenades, ses fêtes, ses réunions de sociétés, ses cortèges diurnes et nocturnes, ses joyeusetés de tout genre.

Ses joyeusetés, oui ! Louvain est au pays des « zwanzes ». L'étudiant n'y méprise pas les plaisirs bruyants et les fortes blagues. Verhaeren fut, à cet égard, un bon universitaire. Nous savons qu'en fait de préparations d'examens ce fut un *minimiste* et nous connaissons, par ses conversations, maintes journées de sa jeunesse où sa nervosité sanguine se débrida largement. La *Semaine* en porte témoignage. Par exemple, on y lit, sous la rubrique *A bâtons rompus*, ces menues nouvelles : Pendant une réunion du comité de rédaction, « Rodolphe, le roi des audacieux, toujours armé jusqu'aux dents, tire l'épée de sa loyale et se met à ferrailler dans le vide avec une conviction féroce ». Ou bien : « Rodolphe, aux cheveux jaunes, refuse d'écrire mon article sous prétexte qu'il dîne au *Club de l'Insenséisme*. Signé : Fantasio ».

Ainsi donc, le labeur littéraire ne retient pas toujours ces messieurs au logis et ne les empêche pas de prendre l'air et le frais, même le frais de la nuit, ni de fréquenter la brasserie. Leur journal ne dit pas s'ils avaient leur café spécial, leur « François Ier » ou leur « Vachette », mais ils avaient des cafés. Et puis ils avaient

leur local officiel, leur *Maison des étudiants*, où la Société générale des étudiants (vulgo : la *Générale*) tenait ses réunions. Cette maison fut même inaugurée du temps de Verhaeren. Le cinquième numéro de la *Semaine* — un numéro de gala sur papier de luxe — est tout entier consacré au récit des fêtes de l'inauguration, et aussi de la bénédiction du drapeau de la *Générale*. Le programme comporte naturellement un banquet, et Verhaeren y prononce un toast rimé :

AUX BANQUETEURS

Mes frères, qui, malgré le froid et les fatigues,
Etes venus, nombreux et gais, au rendez-vous,
Puisqu'on tue aujourd'hui le *veau gras* parmi nous,
C'est bien le moins, je crois, que nous soyons *prodigues*

De gaieté, de vivats, de jeunesse et d'espoir...
Et que nous vous tendions nos deux mains fraternelles,
Pleines de sympathie et d'amitié réelles
Comme à de bons amis qu'on espère revoir.

Comme il nous tardait de faire connaissance,
De mettre à l'unisson nos âmes de vingt ans,
De nous asseoir à table, heureux, rieurs, chantants,
De n'y bouder personne... excepté l'abstinence...

De vivre un jour durant côte à côte avec vous,
De boire tous ensemble de plein cœur, à plein verre
A notre *Générale*, et surtout de le faire
Sous ce toit familier où nous sommes chez nous !

(S.) Rodolphe *(16 novembre 1879)*.

On devine que les organisateurs de la fête se sont adressés, pour la circonstance, au « fort en vers » ! Mais

Rodolphe toastait sans être orateur. Il n'avait pas de prétention à l'art de la tribune et c'est ce que, de bonne grâce, il confessait un jour qu'il feuilletait la *Semaine* devant moi. D'ailleurs, dans ce précieux album de ses lointains souvenirs, il n'apparaît nullement comme un « debater » de sociétés universitaires. A nous en tenir aux précisions fournies par son journal, nous ne le voyons guère qu'une fois en veine d'éloquence : c'est au *Cercle d'étudiants étrangers*, où il boit à l'union de ses hôtes et des Belges.

La *Générale*, en l'honneur de laquelle il a toasté en vers, reçoit également ses hommages en prose. Il est heureux, non moins que fier, de la savoir installée « sous un toit familier », dans des murs qui sont bien à elle, et sa plume, en traits vifs et joyeux, nous la dépeint ainsi, gaîment tapageuse et mettant à l'unisson les âmes de vingt ans qu'elle accueille : « Depuis le jour d'ouverture, bien des bandes d'étudiants ont élu domicile à la Société pour siroter le boonecamp (1) traditionnel du matin et la chopine légendaire du soir. Peu à peu le local prend les dehors du café assidûment fréquenté. Les cartes à jouer perdent leur virginale fraîcheur des premiers jours, les chaises se moulent sur le dos, le plancher se salit, les murs gardent çà et là des traces de chevelures trop pommadées, les verres s'ébrèchent, se fendillent...

Vers neuf et dix heures, aux lueurs du gaz, l'entrain monte dans la salle à 40 degrés centigrades. La mêlée des voix, des cris, des refrains ébauchés entre deux piquets, produit un vacarme tout à fait universitaire.

---

(1) Apéritif très connu en Belgique

La fumée du cigare se mêle fraternellement aux buées de la pipe... je n'ose pas dire comme deux parfums ; les femmes protesteraient.

De plus, on est chez soi. On le sent. Sur la façade de la rue des Vaches (1) sont peints ces mots familiers . *Maison des Etudiants — Studentenhuis.* Chacun est comme co-propriétaire à terme de ce local égayé d'éclatante lumière, de joyeux propos, de bonne entente, de cette part de gaieté journalière que chacun y apporte après une journée... disons de travail. On n'a pas à redouter, comme ailleurs, les bougonnements des bourgeois, leurs regards chargés d'éclairs pétermanesques, leurs *a parte* en jargon louvaniste, dès que la joie de l'un des nôtres sort quelque peu de ses gonds. Là, du moins, ces placides et douceâtres messieurs ne frémissent pas d'inquiétude à la seule vue d'étudiants lancés et folichons, qui sortent du café méditant peut-être un arrachement de sonnettes, un enlèvement d'enseigne, un peinturlurage homérique » (1er novembre 1879).

La Maison de la *Générale*, la Maison heureuse a disparu dans l'incendie de 1914. Elle a disparu avec bien d'autres maisons qui furent jadis également heureuses, qui abritèrent les rêves d'avenir et la bruyante gaîté des amis de la *Semaine*, et dont peut-être ils avaient, quelque soir, enlevé les enseignes ou arraché les sonnettes. Au milieu des ruines, un monument est resté debout qui offrait un intérêt historique tout particulier pour les étudiants en raison du « peinturlurage homérique » dont il avait été orné : l'article de Verhaeren y

(1) Aujourd'hui : rue du Canal.

fait allusion par ses derniers mots qui, remarquez-le, ne se trouvent point placés là pour former une jolie queue de phrase, mais qui sont, au contraire, gros de sens. Demandez-en l'interprétation à tous les « escholiers » qui ont passé par Louvain : il n'en est pas un qui ne soit prêt à vous redire, pour l'avoir entendu raconter cinquante fois, le « peinturlurage » infligé par une bande d'étudiants noctambules à une statue que la guerre a faite tristement célèbre. C'est la statue de Sylvain Van de Weyer, dressée en face de la gare. Au temps où elle fut grotesquement coloriée, elle ne représentait pour la masse des universitaires que l'effigie d'une de ces « notabilités » dont on sait vaguement qu'elles ont rendu des services au pays. Ils ne songeaient pas (ou si peu !) que Van de Weyer avait été notre ministre plénipotentiaire à Londres et qu'en cette qualité, il avait signé les traités de 1831 et 1839, garantissant notre indépendance et notre neutralité, oui, qu'il avait signé le « papier » dont l'Allemagne devait faire un célèbre « chiffon » en 1914...

D'où le poème en cinq couplets inséré, par une main à nous inconnue, dans la *Semaine* du 14 février 1880. En voici un extrait que les universitaires d'aujourd'hui m'excuseront assurément de reproduire :

I

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Sur la place, un pandour brillait par son absence.
La lune se levait dans un profond silence
Et dans la ville entière on n'entendait nul bruit.
Mais des hommes pervers, dont on ne sait le nombre,
Ni le nom, conspiraient à la faveur de l'ombre.

Le chapeau sur les yeux, le manteau sur le nez,
Ils rasaient lentement les trottoirs étonnés.
O nature de l'homme, abominable et noire !
L'un traînait une échelle, un autre avait un pot
Qui de se trouver là portait l'air assez sot.

. . . . . .

III

Oui, nos yeux ont pu voir, ô honte, ô déshonneur !
Sylvain van de Weyer barbouillé de couleur.
Même on avait laissé dans sa main immobile
Le pinceau criminel encore imbibé d'huile,
Et le pot presque vide au fond de son chapeau.
Son habit de ministre avait l'air d'un drapeau
Tricolore ! ! et sa tête avait le teint verdâtre
D'un malade étouffé sous le poids d'un emplâtre.

L'auteur anonyme de ces rimes (ami sans doute de Verhaeren) et Verhaeren lui-même étaient hommes, incontestablement, à renouveler le méfait, mais la tradition rapporte que c'était chose malaisée parce que le pandour, depuis la nuit fatale, n'a jamais plus brillé par son absence aux abords de la statue. Un divertissement de l'espèce eût été tout à fait dans le style du journaliste Rodolphe, car il aimait les farces énormes, les farces retentissantes et qui vous conduisent au « bac ». Il se plaisait à raconter qu'il avait eu des relations avec le « corps de garde » de Louvain, qu'il avait été son hôte et qu'on l'avait installé certaine nuit dans « le chenil en pierre accroupi » sous l'Hôtel de Ville. Il retrouvait et riait à nouveau tous ses bons gros rires de jadis lorsqu'il relisait les plaintes... lamartiniennes qu'avait exhalées,

dans le même réduit, la lyre d'un de ses camarades d'Université, collaborateur de la *Semaine* :

O bac ! l'année à peine entre dans sa carrière,
Et près de tes murs nus que j'espérais bien voir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre,
Où d'autres vont s'asseoir.

Un soir, t'en souvient-il, nous étions en ribote
Et l'on n'entendait plus, aux abords du *Mathieu* (1),
Le pas lourd des pompiers qui frappaient de leur botte
Le pavé de ce lieu.

Mais soudain des accents tout remplis de colère,
Du café tout ému, frappèrent les échos ;
Chacun fut attentif et le grand commissaire
Laissa tomber ces mots :

« Assez d'étudiants m'ont ici mis en rage.
Agents, tombez sur eux.
Songez à vos aïeux et que, selon l'usage,
Chacun soit rigoureux. »

[Je saute deux strophes]

Que le vent qui gémit, l'assassin qui conspire,
Que les parfums légers que ta paille exhala,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on admire,
Tout dise : « Il était là ! »

(*14 février 1880*).

***

Verhaeren fut là aussi pour avoir eu des gaîtés nocturnes trop tapageuses. Il ne les a jamais oubliées, mais

(1) Café de la rue de la Station.

il se remémorait également, et (dois-je l'ajouter ?) plus fidèlement, ses autres joies, ses joies élevées, ses Grandes-Joies, comme dit Maeterlinck dans l'*Oiseau bleu*. Il racontait aussi les Grandes-Joies de ses amis, celles qu'assurait, par exemple, la musique à ses compagnons de la *Semaine*, Iwan Gilkin et Ernest Van Dyck. Ce dernier, dont on sait l'éclatante fortune au théâtre, était alors, nous l'avons déjà rappelé, aspirant notaire et de plus, notons-le maintenant, aspirant-écrivain. A l'occasion, il exerçait sa plume dans la petite feuille universitaire où il signait Ch. Arade. Il y fut même l'un des ouvriers de la première heure. Dans le numéro de début, on lit, immédiatement après les *Rimes d'avant-poste*, une causerie sur la rentrée qui est de lui. Quelques semaines plus tard, des vers paraissent sous ce même pseudonyme de Ch. Arade. Mais sa spécialité est plutôt la chronique musicale. C'est lui qui, par exemple, rend compte d'un Festival Gounod à Louvain et d'une visite du maestro français à la *Générale*. On devine si l'illustre compositeur y est acclamé. Il l'est au point qu'il promet d'envoyer en réponse à l'allocution du président de la Société « un discours en musique ». D'après une information de la *Semaine*, il a tenu sa parole en composant sur une poésie d'un professeur louvaniste, le baron Descamps, une page musicale intitulée : *Ronde des étudiants*. Nul doute que Van Dyck l'ait chantée... de sa voix de *baryton*, car (détail historique qui a son intérêt) il n'annonçait pas alors le *ténor* wagnérien qu'il devait devenir. Dans le monde universitaire et la société bourgeoise de la ville, il était connu et coté à titre d'artiste-amateur. Tels vieux Louvanistes vous conteront encore avec joie et fierté qu'ils

l'ont entendu « débuter » dans leurs salons, lui qui devait briller sur les scènes les plus réputées du globe. Gilkin, excellent pianiste, l'a maintes fois accompagné, chez des amis ou dans des concerts d'étudiants, pour la *romance de l'Etoile* du *Tannhäuser*. Et, sans doute, Verhaeren les écoutait et les applaudissait. Il ne se donnait cependant pas pour grand clerc en ces matières, mais, pendant la guerre, il m'a redit le plaisir que lui avaient procuré ses entretiens sur la musique avec le professeur Gustave Verriest, médecin distingué, qui alliait à l'exercice savant de sa profession le culte — culte très sincère et très avisé — des arts et des lettres. Ce maître, qui a si longtemps honoré l'enseignement de l'Université de Louvain, est mort en 1918, à Saint-Cloud, dans la rue Gounod, à quelque deux cents mètres de la maison où son ami Verhaeren a vécu tant « d'heures claires », heures de douce rêverie et de travail heureux.

***

A l'époque où ils se connurent à Louvain, l'étudiant était déjà une petite personnalité universitaire très remarquée. Déjà aussi, il avait un type physique qui fixait irrésistiblement l'attention : on a vu, en effet, par le rapide croquis qu'en dessine Gilkin (1), qu'il présentait au regard les linéaments essentiels de son allure —

(1) Voir ci-dessus, p. 34. — Je cueille dans le beau livre d'Albert Mockel (*Un poète de l'énergie, Emile Verhaeren, l'œuvre et l'homme*, Paris, Renaissance du Livre, 1918. p. 10) cette intéressante indication iconographique : « Une photographie le montre à l'âge de dix-neuf ans, alerte et frais garçon de la bourgeoisie flamande ; la cravate au vent, le chapeau de paille découvrant le front clair et la chevelure en bataille. Le visage est ouvert et charmant ; et il rit de la bouche et des yeux ; il rit de toute sa jeunesse éveillée à la joie ».

si souvent notée par ses biographes — d'ancien Gaulois ou de Viking écumeur des mers. Mais, poétiquement parlant, il n'avait pas encore appareillé pour de lointaines et d'audacieuses croisières. Il naviguait prudemment en suivant de près les côtes ou, si l'on préfère, il ne nageait pas encore dans ses propres eaux. Ses *Rimes d'avant-poste*, qui ouvrent la collection de la *Semaine*, sont d'un débutant qui écrit « à la manière de... » Son toast aux *Banqueteurs* ne dépasse pas certes la moyenne des vers de circonstance rimés par la jeune presse universitaire. Son rêve de notaire retraité, qu'il confie à l'ami Rodenbach, paraît s'être envolé d'entre les feuillets d'un recueil de quelque disciple appliqué de Coppée. La définition versifiée du Sonnet, que voici, fait penser qu'en 1880, le Parnasse était l'école poétique régnante et que le Symbolisme n'était pas encore né.

LE SONNET

Lecteur, au saut du lit, que voulez-vous qu'on fasse ?
Chanter ?... c'est vieux. Bâiller... c'est triste, à parler net.
Ma muse voudrait bien, pour me tirer de passe,
Me voir faire un poème, ou rimer un sonnet !

C'est tout comme, dit-on. Erreur ! On méconnaît
Qu'un poème en dix chants rarement embarrasse,
Qu'on le coupe où l'on veut, que tout ce qu'un carnet
Contient de plagiats allégrement y passe...

Mais un sonnet est fier et se croit tout permis.
Il se frise, s'étale, a des airs de marquis,
Veut, avant de marcher, être à quatorze épingles

Et glisse solennel, comme un rideau sur tringles...
Enfin il est trop fat, trop poudré, trop surfait,
Et j'y renoncerais s'il n'était déjà fait.

(20 décembre 1879).

Un peu vieux jeu, ce sonnet, diront les délicats, qui, en le lisant, songeront à des choses déjà lues et peut-être même à une finale célèbre d'un rondeau de Voiture (*ma foi, c'est fait !...*) Mais au moins l'auteur s'y affirme assez bon ouvrier de style. Il s'affirme tel aussi dans certains vers qu'on a vus plus haut (particulièrement dans *Plus de poètes*) et dans d'autres qui viendront bientôt. Toutefois, on sent qu'il se tient dans des atmosphères de conformisme littéraire. Ses amis y sont pareillement enfermés, et c'est même le cas d'Emile Van Arenbergh qui passait cependant alors pour le meilleur d'entre eux. Collaborateur assidu de la *Semaine*, où il a publié des vers (assez nombreux), des nouvelles en prose, des chroniques littéraires, sérieuses et nourries, dont une, à signaler, sur Leconte de Lisle, il était, en matière de science métrique, une « compétence » reconnue et écoutée dans le Cénacle. C'est de lui que Verhaeren et Gilkin auraient appris, paraît-il, la technique du vers. Mais, à son tour, Van Arenbergh relevait d'un autre, d'un étudiant nommé Paul Siret, qui mourut à la fleur de l'âge. Les poésies de cet étudiant n'avaient pourtant pas d'originalité, au dire de Gilkin qui toutefois ajoute : « Cependant, c'est à lui peut-être que Van Arenbergh, et, par Van Arenbergh, Emile Verhaeren et moi, puis Albert Giraud, qui vint se joindre à nous l'année suivante, nous dûmes l'achèvement de notre apprentissage » (1).

Il n'y avait pas que les questions techniques qui fussent discutées dans leurs réunions. Les grands problèmes d'esthétique les préoccupaient et déjà des posi-

(1) *Origines estudiantines*, p. 10.

tions ou des attitudes d'avenir sont prises par plusieurs d'entre eux. On les voit qui argumentent sur l'*art pour l'art* comme si la *Semaine* était déjà leur revue de Bruxelles, leur *Jeune Belgique*. Ce sujet qui devait par après faire couler tant d'encre avait été lancé à la tribune de l'*Emulation* par Ernest Verlant, aujourd'hui directeur général des Beaux-Arts au Ministère des Sciences et des Arts. De cette tribune où elle manqua de s'éterniser, la discussion passa dans la presse. L'étranger s'en mêla, et c'est ainsi que l'*Etudiant catholique* de Gand s'attira une réplique de Bock (lisez Gilkin) qui prétendit que leur thèse (de lui, de Giraud et d'autres collaborateurs de la *Semaine*) sur « la séparation qui se rencontre de fait entre le beau et la morale était parfaitement conforme à la philosophie chrétienne et brillamment démontrée au Congrès des catholiques belges de Malines, en 1864 ». Plus tard, reprenant le même sujet et précisant le sens de la célèbre formule dont la *Jeune Belgique* avait fait « un article fondamental de son programme », il écrivait : « Nous n'entendions aucunement libérer l'artiste de ses devoirs moraux, non plus de l'absoudre de ses fautes ; nous disions seulement qu'en travaillant à son œuvre, il ne devait songer qu'à son art, n'avoir pour but que la création de la Beauté » (1).

A lire les procès-verbaux de l'*Emulation* dans la *Semaine*, on constate que la thèse n'avait peut-être pas de tenant plus décidé qu'Albert Giraud. On observe aussi qu'il semblait plutôt destiné à la tribune qu'au journalisme où, depuis, il a fait toute une carrière, mais sans

(1) *Origines estudiantines*, p. 23.

jamais renoncer aux labeurs élevés et aux joies suprêmes du poète. Des gens malicieux se plairaient peut-être ici à rappeler qu'au cours d'une discussion sur la liberté de la presse, il fit applaudir un soir à l'*Emulation* « une brillante fantaisie contre les journaux et les journalistes » (1). C'est une peccadille de jeunesse qui ne l'engageait pas grandement pour l'avenir et j'imagine que le mordant polémiste de l'*Etoile belge* ne l'a jamais regrettée. En tout cas, il n'y a point là d'indication biographique bien sérieuse. L'homme du futur et de la *Jeune Belgique* est plutôt à chercher dans ses chroniques de la *Semaine* et ses communications, à l'*Emulation* et à la *Littéraire*, sur l'art pour l'art, Casimir Delavigne, Alphonse Daudet et Charles Baudelaire (2).

Son étude sur Baudelaire lui vaut, dans le rapport de 1882 sur les travaux de la *Littéraire*, un éloge bien senti de son ami Van Arenbergh, qui est alors secrétaire du petit cercle académique : M. Albert Kayenbergh y fait preuve « d'un sens critique très sagace et raffiné... Il a dérobé au poète sa langue subtile pour expliquer sa subtile nature... » L'analyse détaillée, que le rapporteur donne ensuite de cette étude, montre que Giraud avait assurément bien saisi le raffinement, à la fois naturel et artificiel, du poète des *Fleurs du mal*. Le détail a son prix pour ceux qui connaissent l'emprise de ce poète sur la jeunesse littéraire belge.

Baudelaire, Leconte de Lisle, Coppée, Sully Prudhomme

---

(1) *Semaine*, 10 novembre 1880.

(2) *Semaine*, 12 juin 1880 ; *Annuaire de l'Université de Louvain*, 1881, p. 103-105 ; 1882, p. 110-112 ; 1883, p. 112-114 ; *Choix de Mémoires*, XIII, p. LXXIX-LXXX.

et autres maîtres du Parnasse sont des gloires incontestées dans le groupe louvaniste. Le maître du Naturalisme, Emile Zola, par contre, semble y être assez discuté, et son esthétique provoque un intéressant échange de vues entre Gilkin et Verhaeren. Sous le titre de la *Poésie en Belgique*, le premier avait invité ses compatriotes à chanter leur pays si riche d'originalité et de pittoresque : « Que nos poètes travaillent, une mine inépuisable est ouverte : les Flandres (comme aussi les provinces wallonnes) offrent leurs flancs gonflés de coutumes curieuses et charmantes, d'intérieurs à part ; et quelle poésie intime dans tout cela !... Il faut fonder dans la poésie une école flamande, digne de sa sœur aînée, la fille des peintres : nos Teniers, nos Ruysdael, nos Brauwer, nos Van Ostade d'abord ; puis nous aurons Rembrandt et Rubens. N'est-ce pas splendide ? Jetons-nous donc dans le courant. Soyons naturalistes. Qu'importe quelque excès dans la lutte ! Les vrais poètes sauront bien garder la mesure » (10 janvier 1880). Quinze jours après, un article signé R. paraissait dans la *Semaine*, article qui, sans être une réplique directe à Bock, discutait ses idées. R. ou Verhaeren voulait aussi « se jeter dans le courant », mais en s'efforçant « de garder la mesure ». Il craignait que, sous prétexte de naturalisme, de vérité et de réaction contre le Romantisme, on ne versât dans la convention du laid. De là son réquisitoire (oh ! à l'eau de rose) contre la convention en littérature. Il débute par un assez joli portrait : « La convention en tout et pour tout, voilà l'ennemie ! Je me la figure en duègne, assise près de la fenêtre, dans un vieux fauteuil jaune, où elle passe le temps à broder, d'après un modèle

suranné, une fade tapisserie aux couleurs passées et laides, pendant que son regard atone suit à travers ses lunettes les passants, toujours les mêmes, de sa rue presque déserte. Elle s'est préposée à la garde d'une enfant toute fraîche, toute vive ; elle lui défend de se livrer au moindre courant de jeunesse primesautière et ne lui laisse voir le large azur et le ciel libre qu'à travers les carreaux verdâtres du logis vermoulu. L'enfant, c'est l'originalité folle, l'imagination en quête de nouveautés, c'est la vie, c'est l'inspiration fraîche et vive qui maugrée d'être tenue en laisse...

Il faut bien l'avouer, nous nous mourons d'inanition. Tous nous suivons le sentier battu et rebattu qui mène au marais du lieu commun. Nous nous formons l'esprit d'après les idées des autres ; nous ne créons rien, nous nous assimilons tout. La convention se glisse dans le roman, dans le théâtre, dans les types de personnages, dans le style, dans les mots. [Ici, Verhaeren passe en revue une série de types poncifs au théâtre : le soldat, l'ouvrier, le notaire, l'homme noble, l'amoureux ou jeune premier... et de scènes poncives dans le roman]. Nous sommes enfermés dans un lieu à air vicié. Quand donc aurons-nous quelqu'un pour nous donner le frais, fût-ce en cassant un carreau ? Mais, dira-t-on, le carreau n'est-il point cassé ? Que faites-vous de M. Zola ?

Soit, je conviens que ce dernier a fait sauter la vitre à coups de pistolet.

Pourtant, je crains qu'après avoir eu la convention dans ce qu'on est convenu d'appeler le beau, nous n'ayons la convention dans le laid. M. Zola me plaît comme individualité littéraire et je ne m'amuserai point à le couvrir

de boue en lui jetant ses propres ordures à la tête ; c'est devenu besogne banale.

Ce que je redoute, ce sont ses imitateurs et compères. Jadis on parlait beaucoup des amis de rouge apparence que M. Gambetta traînait à sa suite. Aujourd'hui, M. Gambetta est devenu opportuniste ; je souhaite que M. Zola le devienne également.

Sinon, il nous faudra passer par un quatre-vingt-treize naturaliste, nous mettre à la discrétion des iconoclastes du Dieu romantique et de ses saints ; nous aurons la Commune littéraire défendue par des sans-culottes de plume...

Alors, quoi qu'on en ait, on est tenté de préférer encore la situation présente, si terne, si vulgaire soit-elle, aux excès cramoisis de la nouvelle doctrine rompant les digues. Il en est du naturalisme comme des chemins de fer, ce sont les déraillements qui en dégoûtent ».

Ainsi raisonnait, le 24 janvier 1880, Rodolphe l'opportuniste. Il avait peur de la Commune littéraire et des incendies, et c'était plutôt Gilkin qui alors sentait le pétrole, comme il le remarque dans sa conférence de mai 1909 : « Le plaisant de l'aventure, c'est que dans la suite il se produisit entre Verhaeren et moi une sorte de chassez-croisez. Il devint naturaliste et zoliste, tandis que moi-même, peu de mois après avoir écrit mon article, j'abaissais de plusieurs degrés mes sympathies pour Zola et pour son école, — sans d'ailleurs en renier le principe : ce n'était qu'une mise au point » (1).

---

(1) *Origines estudiantines*, p. 22.

Pourtant, en 1880, Verhaeren ne dédaignait pas de lire la littérature romanesque à la mode du jour, car, dans une fantaisie de la *Semaine qui s'en allait en vacances*, il disait que si le journal avait gagné beaucoup de gros sous, chaque rédacteur eût réalisé ses rêves... de vacances et que « Rodolphe *se flanquerait* une indigestion de romans naturalistes » (17 avril 1880).

Mais le zolisme n'était pas que discuté à Louvain : il était parodié et ce dans un petit organe éphémère, le *Balai* (éphémère certes ! il ne parut qu'une fois), et dans un autre périodique qui, lui, fit plus grand bruit, car il était le journal de l'étudiant qui allait être bientôt le véritable créateur de la *Jeune Belgique* et mériter de ses admirateurs le titre d'organisateur de la victoire. Nous avons cité le *Type*, fondé par Max Waller (pseudonyme de Maurice Warlomont) qui, à Louvain, signait sa littérature universitaire du nom d'Olivier.

***

Olivier, beau et gracieux comme un page, d'après le portrait que nous en tracent ses amis, très fringant d'allures et fort assoiffé de coups de lame, ne fut d'abord connu de la plupart d'entre eux que sous les dehors d'un mystificateur, pour ne pas dire d'un forban de lettres. Ecoutez plutôt. La *Semaine* vivait et régnait dans le monde universitaire depuis un an. Elle avait paru d'octobre 1879 à juin 1880 ; elle venait de prendre le repos de rigueur que les vacances imposent à tous les périodiques du genre et elle allait faire sa réapparition lorsque les rues de Louvain retentirent d'un titre de

journal nouveau. Le *Type* était né : il tombait du ciel, tel un bolide, et il semblait ne vouloir rien moins qu'anéantir la *Semaine* ou l'empêcher de revivre : « Il avait notre format, dit Gilkin. Il était imprimé avec les mêmes caractères que la *Semaine*. Il avait, des pieds à la tête, le même aspect. Il avait même nos annonces. Il était imprimé chez notre imprimeur » (1). Des semaines s'écoulèrent sans que la *Semaine* pût découvrir le nom du rédacteur en chef du *Type*. Pas n'est besoin d'ajouter que les deux rédactions étaient en guerre ouverte. Les hostilités durèrent plusieurs mois, hostilités auxquelles furent mêlés le *Balai* et le *Polichinelle* (encore un journal universitaire : c'était un ami de la *Semaine* qui eut notamment pour collaborateur Van Dyck). On se battit en prose, on se battit en vers. Rodolphe lança à ces Messieurs du *Type* d'offensantes épithètes : il les compara à une basse-cour ! Quant à leur chef, qu'il appelait « Siebel, bipède d'Outre-Rhin » (2), il lui allongea les couplets suivants qui sont assurément parmi les meilleurs que la *Semaine* ait insérés :

LE POÈTE OLIVIER

Olivier, le poète obtus,
Le rimailleur hérésiarque,
Pour y pêcher des hiatus,
Sur un lac, promène sa barque.

---

(1) *Origines estudiantines*, p. 24.
(2) Allusion à un séjour de Max Waller à Bonn.

Son cœur, les bêtes l'ont mangé.
Qu'en reste-t-il pour sa donzelle ?
Rien qu'un amas en vers changé,
Rien qu'un paquet de vermicelle.

Ce poète a chétif poignet.
Il se dit « bien » quand il cheville ;
Il prend sa tête à la Viennet
Pour la crinière de Banville.

Il a beau s'acharner, suer,
Afin de gonfler sa manière,
Et beau souffler et se piquer
Une paille dans le derrière.

Son vol dans le ciel déplié
Se mesure sans astrolabes.
C'est en comptant ses doigts de pied
Qu'il attrape ses dix syllabes,

Et sa muse, chacun le sait,
Etant maigre comme une latte,
Il lui fourre dans le corset
Deux balles de crin et d'ouate.

Pour l'instant, aux ondes du lac
Il demande l'enthousiasme,
Et les flots avec un flic-flac
Lui répondent par un miasme.

Il ne trouve qu'un vers pesant,
Un vers dont la ponte est un crime,
Dont les grenouilles, coassant,
En chœur, lui fournissent la rime.

Et triste, il regarde le bord
Où se déploie un rang de saules,
Têtards crevés aux vents du Nord,
Rongés de lèpres à leurs épaules,

Têtards hideux, bossus, tordus,
Têtards que les haches désignent...
Quelqu'un a dit : « Poète obtus,
Tiens, voilà tes vers qui s'alignent ! » (1)

Il y a là un vers que seuls les initiés pouvaient comprendre : « Son cœur, les bêtes l'ont mangé ». C'était une allusion à une pièce qui, d'après une information de la *Semaine*, avait paru dans le premier numéro du *Type* sous la signature d'Olivier. Voici cette pièce :

ZOLISME

Ne cherchez point mon cœur, les bêtes l'ont mangé. (BAUDELAIRE.)

O mon cœur ! ô mon cœur ! j'ai jeté dans l'espace
Ce long cri de respect, d'angoisse et de douleur,
Et l'écho de ces bois, comme une ombre qui passe,
M'a répondu : « Ton cœur !

Ton cœur, Jocrisse, était pourri dans la vermine,
Souillé de fange, infâme et de vers tout chargé ;
Il en venait partout, inépuisable mine.
Les bêtes l'ont mangé !

Ton cœur, l'ingratitude avec ses dents cruelles
S'y glissa, la sournoise, et te l'a saccagé ;
Ivre, elle y promena ses lèvres sensuelles...
Les bêtes l'ont mangé !

Ton cœur, tu l'as jeté comme une pourriture,
Comme on jette un outil biscornu, mal forgé.
Ton cœur ! qu'en as-tu fait ? une vile pâture !
Les bêtes l'ont mangé !

---

(1) 27 novembre 1880. Vers déjà reproduits par M. O. Thiry, dans la *Miraculeuse aventure des Jeunes Belgiques*, p. 288-89.

Ton cœur, don Juan, tu l'as donné comme un bavière
A quelque Margoton qui l'a si bien grugé,
Qu'il n'en reste plus rien qu'une infime poussière.
Les bêtes l'ont mangé !

Ton cœur, pauvre maudit, se décompose immonde ;
L'enveloppe est tordue et le sang est figé....
Ce n'est plus qu'un débris dans les débris du monde.
Les bêtes l'ont mangé ! » (1)

Les admirateurs de Max Waller (qui, outre la signature d'Olivier, avait déjà adopté celle de Siebel) auront plaisir, sans doute, à lire cet essai de jeunesse. Ils apprendront par la réplique de Verhaeren comment on discutait à Louvain en 1880 et comment on s'y battait à coups de poèmes.

Mais les attaques ne s'en tinrent pas là ; elles devinrent de plus en plus vives, et l'autorité académique supprima les deux journaux. La *Semaine* mourut en février 1881. Elle annonça son décès dans un faire-part encadré de noir et dont on devine le ton plaisant. Rodolphe figurait en tête des parents de la défunte : « Messieurs Rodolphe, Max, Erasme, Pamphile, Bock, Montaigle, Nemo, Blokker, Georges, Marcel, Fritz, Fox, Fantasio, Sphinx, Eblay, Etienne C., la Vieille Casquette et la Vieille Branche universitaire ont la profonde douleur de vous faire part de... » La pauvre petite feuille, « morte à l'âge d'un an et quelques mois », se rendait à elle-même trois hommages par le moyen des usuelles citations bibliques :

Elle a toujours combattu les Philistins.
(*Ps.* XXXIII, V, 5).

(1) 10 novembre 1880.

Elle aimait à rire et prêchait la joie.
(Livre de la Sagesse).

Son caractère était doux et son cœur large.
(Cantique des cantiques).

La douce et rieuse *Semaine*, en s'en allant, donnait à ses lecteurs, comme un suprême adieu, cette fantaisie macabre de Rodolphe. Elle occupe l'avant-dernière colonne du dernier numéro. Elle nous paraît avoir droit aux honneurs d'une reproduction complète :

POCHADE

Un soir de carnaval et d'écœurement bête,
Je fis dans mon fauteuil un rêve souhaité,
Me figurant l'enfer où s'en vont les poètes
Vivre, après le trépas, leur immortalité.

Drôle était-ce de les contempler dans cet antre,
Les uns gavés, ravis, le visage empourpré,
D'autres montrant du doigt le vide de leur ventre,
Où depuis leur décès plus rien n'était entré.

J'en vis qui reposaient morts au père Lachaise,
D'autres accouraient, par anticipation,
Visiter les anciens et parler à leur aise
D'épitaphes, de croix et de crémation.

Morts et vivants s'étaient mêlés dans l'ombre blême,
Où ne brûlait aucun bec de gaz, près des murs,
Où seuls de lourds quinquets de foire — vieux système —
Ouvraient leur œil jauni dans les recoins obscurs.

Vigny pontifiait en dalmatique blanche
Sur un débris d'autel où brûlait un flambeau,
Mais on fuyait son prône assommant du dimanche
Et ce grand prêtre avait Zoïle pour bedeau.

Je vis Musset penaud, fouillant en vain sa poche,
Rien ! pas un sou vaillant. — Rolla, dit une voix,
Puisque tu n'as plus rien du tout dans ta sacoche,
Ne vas-tu pas mourir une seconde fois ?

Murger, toujours bon cœur, prêta deux francs, sans dire
Qu'il les avait lui-même empruntés hier, fort tard,
Pour rapiécer le vieil acajou de sa lyre,
Le premier à Marcel, le second à Schaunard.

Lamartine pleurait sous les branches d'un saule,
Au bord d'un lac d'azur, les pieds effleurant l'eau,
Et quand il lui tombait des feuilles sur l'épaule,
Il les baisait et les mettait dans son chapeau.

Il gémissait : Elvire ! et l'Echo disait : Vire !
De bord, dit Lamartine. Alors mit tête au jour
Un poisson, vieux farceur, qui répondit : « Messire,
Jamais ne m'épata de plus plat calembour ».

Au bord d'un océan, croupissant dans la dune,
Causaient le maigre Albert Glatigny, qui vécut
Trente-quatre ans tout pleins dans un rayon de lune
Et cacha son cœur d'or dans un corps de rebut,

Et Charles Baudelaire, opiumesque ivrogne,
Qui demandait, tous les soirs, aux vents étonnés
De lui servir tout frais un parfum de charogne,
Et pour le respirer s'ouvrait les trous du nez.

Hugo, l'unique Hugo, l'insondable en goguette,
Faisait des « Combles » durs, le front d'éclairs battu,
Et bouche en cœur tombait aux pieds de Bobinette
Sur l'air de Marlborough chantant Turlututu.

Il trouvait Bobinette au total fort gentille,
Bien qu'elle prétendît l'avoir vu, certain soir,
En amour de Boucher pénétrer à Mabille
Et chahuter avec Nana de l'*Assommoir*.

Lui protesta. D'honneur ! Ça, c'était par trop roide !
Et pour bien démontrer qu'elle était dans l'erreur,
Jura qu'il se payait, dès l'aube, un bain d'eau froide,
Pour éteindre le feu d'un sang trop rigoleur.

Ce fut tout. Je les vis s'enfuir dans la bruine.
Pierrot toujours « trompé » sortait bêta du bal,
Arlequin parlait doux des yeux à Colombine
Et dans la nuit mouraient les chants du carnaval.

***

Il est temps de conclure.

Voilà sans doute une bien longue et bien lourde dissertation sur une légère et fragile revuette d'étudiants. Et cependant, je n'ai pas dit tout ce que j'aurais voulu y dire sur les badinages, les traits d'esprit, les joyeuses folies dont elle fut l'expression ou l'écho. C'est là du plaisant *sui generis*, je le sais et j'en ai déjà convenu ; c'est parfois du gros sel, et les rédacteurs encore vivants de la *Semaine*, en se relisant aujourd'hui, souriraient, je crois, et dodelineraient de la tête au souvenir des drôleries qui les divertirent tant jadis, des allusions qui leur parurent si fines dans leur fraîche nouveauté. Non, toutes « celles » qu'ils trouvaient si « bonnes » en 1880, ils les jugeraient assurément beaucoup moins bonnes en 1919. Mais leur journal nous rend, nous restitue une atmosphère disparue, et dès lors, nous nous laissons séduire en le feuilletant, parce qu'il s'en échappe des émotions, des souvenances, des impressions irrésistiblement prenantes et parlantes pour nous qui avons traversé le même milieu, parcouru les rues qui furent leurs rues, vu des assemblées, des fêtes, des cortèges universitaires comme ils

en vinrent, connu, directement ou par personne interposée, les maîtres et les élèves dont ils nous entretiennent dans leurs articles.

Excusables peut-être à cet égard, nos pages nombreuses le paraîtront aussi, j'espère, au point de vue du plan : ce plan n'est pas bien méthodique et ne présente pas toujours l'historique qui était à retracer en des sections nettement distinctes, en autant de sujets rigoureusement délimités. Mais je l'ai fait tel à bon escient : j'ai voulu par là, c'est-à-dire par le mouvement un peu libre que j'ai prêté à mon exposé, donner une image plus fidèle de la réalité à laquelle Verhaeren fut mêlé. D'autre part, je ne m'en suis pas tenu exclusivement à l'examen des tentatives de l'apprenti-écrivain qu'il était alors et j'ai veillé à ne pas l'isoler de son groupe d'amis. C'est donc aussi une façon de procéder qui fut préméditée : elle visait, dans mes intentions, à le replacer dans le milieu d'initiation littéraire et d'éducation artistique où il a vécu avec les siens d'une vie commune, collective, universitaire. Ne tracer de lui qu'un portrait individuel, c'était risquer de fausser ou de dénaturer sa réelle physionomie d'alors.

Enfin, si étendue que soit mon étude, elle laisse pourtant en dehors de ses limites une partie de la collaboration du jeune essayiste à la *Semaine*. En effet, de crainte de faire cette étude trop compacte, je n'ai pas cité toute sa prose, entre autres une excursion en Campine (27 décembre 1879 et 5 janvier 1880), une humoristique fantaisie sur les créanciers (10 janvier 1880), une épître plaisante à Van Arenbergh sur les suites judiciaires et vaudevillesques d'un tapage nocturne (24 jan-

*

vier 1880), une chronique sur une représentation du *Fils de Giboyer* (24 avril 1880), des revues bibliographiques où son indépendance d'esprit commence à se dégager et des articles de polémique dont le *Type* fait les frais.

Mes citations sont incomplètes encore pour cette autre raison que j'ai parfois manqué de renseignements précis qui m'intéressaient ; malgré l'entière obligeance de Verhaeren, il ne m'a pas été possible de relire en sa présence, ligne par ligne, la *Semaine* tout entière. Je crois cependant avoir connu (et je les ai reproduits) tous les vers qu'il y a donnés. Peut-être faut-il regretter qu'on n'ait pas ses rimes de collégien, car, avant l'Université, déjà il voulait être poète. Toutefois l'essentiel de son activité littéraire de jeunesse nous apparaît dans les pages qui précèdent (1) et nous pouvons nous figurer

---

(1) Pendant son séjour à Louvain, il a publié dans l'*Artiste* (de Bruxelles, 3e année, n° 32, 11 août 1878) ces deux *sonnets* que j'estime devoir donner aussi à titre d'indication complémentaire :

I

A mon ami ***

Marcher franc dans la vie et dire ce qu'on pense,
Mettre son cœur à nu comme un lit d'océan,
Où l'on voit se mêler une richesse immense
Aux cadavres tombés dans l'abîme géant.

Etre vrai, malgré tout ! Voilà ton lot, poète.
Voilà ce que te chante un beau vers de Musset,
Voilà ce que te dit la nature indiscrète
Qui ne porte jamais ni masque, ni corset.

Franchise ! Haut la tête et loin de fausse marque !
Si l'homme est plein de vie et laid sous le ciel bleu,
Il ne t'est point donné de changer l'homme en Dieu.

par là ce qu'il était, et aussi ce qu'étaient ses amis, à « l'âge des longs espoirs et des vastes pensées ».

Une première impression d'ensemble qui ressort de la lecture de leurs essais est que le journal où ils les ont publiés avait le ferme propos d'être un organe soigné et durable, quelque chose qui serait plus que tant de feuilles éphémères, lancées au hasard dans les milieux universitaires. On y sent le désir de continuer l'effort commencé, de le soutenir longtemps et de veiller à ce que la tenue littéraire des collaborations ne se relâche pas.

Mais, autre impression, il faut le dire franchement : si même nous avons là le labeur attentif d'étudiants qui ont le souci et le sens du style, on n'y remarque rien de transcendant, on n'y observe pas les coups d'aile et les

---

Même contre les flots dût s'acharner ta barque,
Dût le faux goût du jour te mettre aux lazarets,
Sois franc ! Sois franc d'abord, tu seras grand après.

II

Le soir, dans le quartier lépreux des vieilles villes,
Mes pas mornes et lourds ont parfois rencontré,
A l'endroit où l'escroc s'attarde avec les filles,
Un petit coin de rue encor chaste et sacré.

Deux lampes y veillaient une Vierge de pierre
Qui, triste et le front bas dans le creux du mur noir,
Joint ses mains de Madone et baisse la paupière
Devant le vice infâme et puant du trottoir.

Telle aussi dans mon cœur où le terrible doute,
La honte et le remords ont construit leur redoute,
Où l'affreux désespoir se tord sur son fumier,

Où le vice a conquis sa case du damier,
Tu restes triste et seule, ô souvenance ailée
De mon premier amour éclos sous la saulée !

envols qui promettent de grandes choses. On n'y perçoit pas l'accent révolutionnaire qu'on attend en présence de l'album d'adolescence de ceux qui, le lendemain, vont faire la révolution de « la Jeune Belgique ». On n'y entrevoit pas de culte secret pour quelque noble méconnu de la littérature, pour un *outlaw*, pour un novateur contesté. Verhaeren, collégien et universitaire, aime Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Musset, Gautier, Baudelaire, Hérédia, Leconte de Lisle, Coppée, d'autres contemporains encore. Il s'intéresse à la littérature du jour, aux livres récents. Le métier d'écrivain l'attire. Mais, — et, on le sait, c'est Gilkin qui le dit — « rien encore ne permettait de prévoir le génie tumultueux et farouche du grand poète que devait devenir Emile Verhaeren. En ce temps-là, il imitait l'art bourgeois et intime de François Coppée ».

Non, certes, en ce temps-là, rien encore n'annonçait le hors-la-loi qu'il devait être, le poète qui sera un jour si pleinement lui-même, l'artiste qui se manifestera personnel à n'importe quel prix. La volonté, l'acharnée volonté qui engagera l'écrivain dans les voies les plus aventureuses, et ce malgré toutes les clameurs et toutes les protestations, non, certes, cette volonté ne semble pas être en lui, ni par conséquent non plus cette maxime de vie littéraire que je lui ai entendu développer à Saint-Cloud, qu'il avait adoptée pour devise et dont il avait emprunté l'expression à je ne sais plus quel contemporain : « Je hais les précédents ». Non, en 1880, le futur grand libertaire de la prosodie écrit en vers parnassiens, et il ne se permet qu'incidemment l'enjambement ou quelque infraction à la loi de la césure.

Mais déjà, cependant, il a le culte des modernes ; déjà il a de la lecture, il a des lettres et des idées, il est passionné de poésie ; sa plume a de la souplesse et les « espérances » qui sont en lui s'affirment dans des pièces comme *Plus de Poètes*, le *Sonnet*, le *Poète Olivier* et *Pochade*. Nous ne voyons pas encore surgir sa vigoureuse imagination (cette faculté qui plus tard jouera si souvent chez lui le rôle de faculté-maîtresse), mais certains de ses vers ont de la couleur et nous incitent à nous demander dans quelle mesure le descriptif de l'avenir est préparé par les suggestions esthétiques du milieu, du paysage urbain qui l'entoure. Je ne veux pas céder au jeu facile des grandes phrases sur l'ambiance et, dans la présente étude, je me suis gardé de beaucoup intervenir par des réflexions personnelles afin qu'elle eût surtout un caractère documentaire et que le lecteur en tirât les conclusions qui lui paraissent s'en dégager. Mais si même la chose ne se traduit pas bien extérieurement dans les écrits universitaires de Verhaeren, pourquoi ne pas l'en croire lorsqu'il nous affirme que Louvain, ville d'art et de méditation, l'a marqué d'une durable empreinte ? Pourquoi ne serait-ce pas là que, suivant ses dires, il s'est initié « à la beauté des lignes et à la splendeur des pierres bien ajustées » ? Pourquoi n'y aurait-il pas pris le goût de la pensée, encore que sa pensée philosophique de l'âge mûr l'ait porté aux antipodes mêmes de l'enseignement de l'Alma Mater catholique ?

Gilkin, son ancien camarade de cours, estime que, malgré la marche trotte-menu des premiers poèmes de Verhaeren, « au fond de son âme commençaient à fermenter les éléments puissants qui devaient bientôt faire

éclater à tous les yeux sa personnalité fougueuse et primesautière. Il allait secouer (ajoute-t-il) toutes les idées apprises et tous les sentiments conventionnels pour se tourner vers la nature de son pays... Dans les musées, il avait admiré et compris l'art des maîtres flamands, les gestes épiques et truculents des personnages de Rubens et de Jordaens. La lecture d'un volume de poésies réalistes, les *Vers* de Maupassant, fut pour lui l'éclair soudain qui lui fit entrevoir les trésors ensevelis au fond de son propre esprit. C'est à Louvain, avant de quitter l'Université, qu'il écrivit la *Vachère*, la première en date des pièces qui composent son livre : les *Flamandes* » (1).

Il quitta l'Université en 1881 : c'est l'année où fut fondée la *Jeune Belgique*.

***

Notre tâche de biographe est achevée, maintenant que nous avons raconté comment, d'après les mots de M. Balzagette, l'étudiant Verhaeren « acquit à Louvain les preuves de sa véritable vocation. Ces cinq (2) années fécondes furent celles de son initiation à la vie intellectuelle et de son apprentissage poétique » (3). Il les avait passées dans la société de jeunes gens dont le compagnonnage lui fut précieux. A la manière d'escrimeurs novices, ils s'assouplirent les membres, ils se livrèrent ensemble à d'utiles entraînements. C'était un groupe

(1) *Origines estudiantines*, p. 17-18.
(2) Ou même · six (1875-1881).
(3) *Les Célébrités d'aujourd'hui, Emile Verhaeren.*

joyeux qui aimait vivre et « farcer ». Mais, les plaisanteries terminées, les rires éteints, le travail reprenait : ils revenaient à leurs vers et à leurs proses pour se contrôler, se corriger, s'encourager.

***

Pendant les jours tragiques où Verhaeren écrivait les *Ailes rouges de la guerre*, ses jeunes admirateurs de Louvain (et ils étaient nombreux) ont dû souvent se le représenter revenu dans leur vieille cité universitaire, lisant ses poèmes patriotiques à la tribune d'une *Générale* rapidement reconstituée. Hélas ! le stupide accident de Rouen a ruiné ce beau rêve de tranchées. Comme ils l'auraient acclamé !... non sans regret pourtant, non sans l'amère souvenance que « l'ancien » avait passé par d'horribles tourmentes d'esprit où ses pures croyances d'adolescent avaient sombré, non sans la triste pensée que sa plume avait osé, à certains jours, les pires tableaux et les pires cantiques. Peut-être auraient-ils conçu néanmoins l'esprit d'un retour !...

La confiance dans les célestes miséricordes ne les a pas abandonnés. Verhaeren fut si bon et si sincère !

Orléans. — Imp. Auguste Gout et Cie

Ce quatrième cahier de 1919 est le premier que nous publions depuis la signature de la paix. Nous avons donné précédemment a nos amis et au public :

Hymne aux Américains, poème par André M. de Poncheville.

Almanach pour l'an de grâce 1918.

Charles Péguy et sa mère, par André M. de Poncheville. (Avec des documents inédits).

Appel pour les Musées de la France et de la Belgique envahies. Réponses de MM. Guillaume Apollinaire, Maurice Barrès, Emile Bernard, Albert Besnard, Léon Bocquet, Lucien Christophe, Charles Conrardy, Maurice Denis, Louis Dimier, Mgr Duchesne, Camille Enlart, Fagus, Julien Flament, H. Frenay-Cid, Ernest de Ganay, Maurice Gauchez, O. P. Gilbert, André Hallays, Franz Hellens, Baron Kervyn de Lettenhove, Paul Lambotte, Etienne Lamy, H. Lavedan, Philéas Lebesgue, Jean Longnon, Charles Luce, Maurice Maeterlinck, Emile Male, André Maurel, André Michel, Pierre Mille, Adrien Mithouard, Alphonse Mortier, Pierre de Nolhac, André Pératé, Louis Pierard, Edmond Pilon, Henri Potez, Marcel Provence, Georges Ramaekers, André Rouveyre, Maurice Ruffin, Charles Saunier, Raymond Van der Burght, Marcel Wyseur, Capitaine Z...

Almanach pour l'an de victoire 1919.

La Restauration de Louvain annoncée par la pensée française. Articles de MM. Etienne Lamy, René Doumic, Henri Lavedan, de l'Académie Française ; Louis Gillet, Raoul Narsy.

Coup d'œil sur l'âme des Pays-Bas, par le Dr Persyn.

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par Cyriel Verschaeve. Textes flamand et français.

Tous nos cahiers sont ornés de bois gravés par MM. Henri Gros, Charles Berjole et Masui-Castryque. Ils sont vendus **2 fr. 50 net**.

L'abonnement aux six cahiers de 1919 est de **12 francs**.
Nous prions nos abonnés de ne pas tarder à nous les envoyer.

Nous préparons l'*Almanach pour l'an de paix 1920*.

LES CAHIERS

de

L'Amitié de France et de Flandre

paraissent plusieurs fois l'an sous la direction de M. André Mabille de Poncheville.

Ils publient de différents auteurs et dans tous les domaines de l'esprit, — sous la constante préoccupation de la famille, base de la cité, — des œuvres concernant la France et la Belgique, exprimant l'amitié séculaire qui existe entre les deux pays.

D'accord avec les données géographiques et historiques, les rédacteurs des Cahiers placent le lieu éminent de cette amitié, et le moyen d'échanges intellectuels qui intéressent également l'Angleterre, dans les provinces du Nord de la France. Il importe, autant pour l'équilibre français que pour l'équilibre occidental, de restituer à ces provinces une expression et une influence.

Nous entendons de la sorte, en servant la cause de la civilisation septentrionale, unir le génie du Nord au génie Latin.

« Notre grand art français, — et l'art est l'expression d'un peuple, — c'est Poussin tout chargé des dépouilles de Rome. Mais c'est aussi né sur les bords de l'Escaut, Watteau en qui se résument un Rubens flamand, un Van Dyck presque anglais.

« La Flandre par sa race et sa situation géographique, n'est pas seulement notre amie, c'est le lien naturel, le truchement entre la France et l'Angleterre, recevant du *channel*, ce que par Anvers et l'Escaut elle transmet au Valois. Les provinces françaises du Nord, baignées par le grand fleuve d'Anvers à Saint-Quentin, sont celles où l'élément franc a laissé le plus de traces, où un Shakespeare, un Maeterlinck, un Verhaeren, génies pareillement intuitifs, sont sentis et compris le plus immédiatement. Le rôle de ces provinces, c'est de répercuter jusqu'à Paris les impressions qu'elles reçoivent de l'Angleterre par la Flandre, en sorte que Paris, cœur de la France, soit encore celui de l'Europe occidentale opposée à un possible *Mitteleuropa*, c'est-à-dire le cœur du monde civilisé contre la barbarie. » — André M. de Poncheville. — *Mercure de France* du 1er décembre 1916.

Pour paraître, cahier hors série de grand format :

Le tombeau de Verhaeren, par une société d'écrivains français et belges.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2459
V9D68

Doutrepont, Georges
Les débuts littéraires
d'Emile Verhaeren á Louvain